

## Lieu

San Francisco, durant l'hiver 1953

## Personnages

Salvatore Vitale	gros bébé sexagénaire
Alyce Vitale	the Sophisticated Lady
Russell Haxby	animal intellectuel
Stanley Sinkiewich	le gogo idéal
Ruthie Mansfield	appétissante quadragénaire
Andy	mécanicien
Callahan	directeur de la Compagnie Pittman
Un Policier	comme son nom l'indique

Andy, le Policier et Callahan peuvent être joués par le même interprète. La distribution comporterait ainsi deux actrices et quatre acteurs.

## Décor

L'avant-scène, devant le rideau, doit être assez profonde pour y permettre l'installation de petits décors : le bureau de Callahan, à Jardin et, à Cour, l'avant d'une voiture, l'Essex destinée à Stanley Sinkiewich. Derrière le rideau, le salon de l'appartement d'Alyce. Le "quatrième mur" est une immense fenêtre qui donne sur la baie de San Francisco et le Golden Gate Bridge. Celui-ci, selon l'éclairage, projette son ombre sur le décor ou se reflète dans un miroir, éventuellement. À Jardin, une double porte coulissante mène à l'entrée (on peut y voir, portes ouvertes, un téléphone sur une petite table). L'entrée donne sur la cuisine et les chambres, et sur l'escalier qui dessert les trois autres appartements de cette demeure à deux niveaux. Les portes sont d'un curieux blanc pisseux. À Cour, contre le mur, un petit meuble contient un combiné radio électrophone stéréo et deux haut-parleurs. Dessus, il y a un petit poste de télévision portable (17 cm.) Le salon est meublé avec bon goût et simplicité. Malheureusement, Alyce Vitale, qui suit des cours dans un atelier pour adultes, a répandu dans la pièce les traces de ses activités : cendriers de céramique et poteries. De part et d'autre d'une fausse cheminée qui occupe le centre du panneau du fond, une reproduction de *L'Arlésienne* de Van Gogh et un chromo pitoyable représentant un loup aux abois.

## La musique

d'accompagnement sera extraite de : *Roméo et Juliette* de Berlioz et *Le Mandarin Merveilleux* de Bartók.

## Scène 1

*En ouverture, “Curtain” du Mandarin Merveilleux de Béla Bartók. Au lever du rideau, on découvre Salvatore en pyjama, assis dans un fauteuil rose chair, face à la télévision. Le poste est allumé, mais il n’y a plus d’image. Salvatore a le menton sur la poitrine, les yeux fermés et ses bras pendent de chaque côté du fauteuil. On entend une voiture s’arrêter dans la rue. Salvatore relève la tête, va à la “fenêtre” et regarde en bas. Une portière claque. Il sort en traînant ses pieds nus et on l’entend refermer la porte de sa chambre derrière lui. Un moment plus tard, entrent Alyce et Russell. Elle porte un tailleur rouge et des dessous fins. Elle marche vite la plupart du temps et le frou-frou soyeux s’entend assez pour que Russell y prête une vive attention. Il porte un pardessus et un costume uni de très bonne qualité. Il tient à la main un fédora gris. Russell ôte son manteau, le dispose sur le dossier d’une chaise et pose son chapeau dessus. Alors qu’il va directement à la “fenêtre”, Alyce ferme doucement la double porte.*

Alyce : Alors ?... la vue est belle, non ?

Russell : Ah ! ça ! Oui... Tiens, y’a un cheval rouge qui cavale dans la nuit, qui vole sur la ville.

Alyce : Quoi ! ...Seriez-vous amateur d’enseignes lumineuses ?

Russell : Et les feux des voitures sur le pont, on dirait des chandelles magiques, vous savez, ces bâtonnets qui font tout un tas d’étincelles... Venez voir.

Alyce : Je connais. Vous voulez un café ?

Russell : Une telle vue, ça doit majorer le loyer d’au moins vingt-cinq tickets par mois.

Alyce : Le voisin dit quarante. Je le prépare, ce café ?

Russell : Vous n’avez pas de bourbon ? Avec un peu d’eau.

Alyce : Désolée mais je n’ai pas de whisky du tout. ...Attendez... peut-être... Je reviens. (*Alyce sort en laissant la porte ouverte.*)

Russell : (*Il explore la pièce et hoche la tête devant les deux tableaux, sur la cheminée. Il va au tourne-disques, tire une pile de disques et, en les laissant tomber un à un sur le sol, jette un rapide coup d’œil aux titres.*)  
Je peux mettre un disque ?

Alyce : (Off.) Bien sûr mais pas trop fort. Il est affreusement tard.

Russell : Eh ! la musique, faut l'entendre pour l'apprécier. Ah ! voilà.

*Russell empile deux 45 t. sur la platine et met le pick-up en marche. Premier titre : **How about you ?** par F. Sinatra et E. Gorme. Il retourne à la "fenêtre" et regarde au-dehors.*

Alyce : (Off.) C'est quoi ?

Russell : Ben, de la variété. Il n'y a que ça, pardi.

Alyce : Une seconde, j'arrive. (Alyce entre avec, sur un plateau, une petite bouteille de vodka, un verre et une bouteille de soda orange. Elle pose le plateau sur une table basse.) De la cuisine, je ne vous entendais pas très bien, Monsieur Haxby. Et je suis désolée, mais je n'ai plus de glaçons.

Russell : Je voudrais bien savoir combien de voitures traversent le Golden Gate chaque jour, entre Marin et ici. Et combien j'en ai vendu ? Et, si je les avais toutes vendues, ces foutues bagnoles, combien je me serais fait... ?

Alyce : Ah ! Vous vendez des voitures ?

Russell : Je ne les vends pas ; je les brade. De l'occase, pas du neuf. Je n'ai jamais vendu de voitures neuves. Je ne sais même pas si j'en serais capable. Oui, je fourgue des rossignols sur Van Ness.

Alyce : Vous travaillez pour qui ?

Russell : Pour ma commission, point final. ...Chez Tate.

Alyce : Ah ! j'adore sa pub : "Chez Tate on est barjo. On r'prend vos vieux tacots"

Russell : Vous connaissez ça ?

Alyce : À force de l'entendre...

Russell : Eh oui, c'est ça, le bourrage de crâne... ..Tiens, mettons nous là... (Il déplace la table basse devant le canapé, s'assied et s'envoie une bonne lampée au goulot. Voyant qu'il n'y a qu'un seul verre :) Vous ne buvez pas ? (Alyce fait non de la tête et s'assoit sur le canapé aussi loin de lui que possible. Russell se sert une bonne dose de vodka avec un peu de soda, boit et fait la grimace.) Finalement, j'aimerais autant un café.

Alyce : Tout de suite. La cafetière est pleine. Je n'ai qu'à le réchauffer.

*Le second morceau se révèle être **Mona Lisa** par Nat King Cole.*

Russell : *(Il se lève brusquement.)* On danse ?

Alyce : S'il vous plaît, attention au bruit. Ruthie est là. J'ai vu de la lumière sous sa porte.

Russell : Ruthie ? Qui est Ruthie ?

Alyce : Ma cousine. Elle vit ici, avec moi. Nous partageons l'appartement, je ne vous l'ai pas dit ?...

Russell : Je croyais qu'on était seuls...

Alyce : Vous pensez que j'inviterais un monsieur que je viens de rencontrer dans un dancing à venir chez moi à deux heures du matin si elle...

Russell : ...n'était pas là pour vous chaperonner ? Ben, j'avais cru...

Alyce : Mais jamais je ne pourrais faire une chose pareille ! ...Vous ne savez pas très bien qui je suis, bien sûr.

Russell : Je ne le sais pas du tout mais je compte bien en savoir davantage. Et voilà que j'apprends que vous êtes une femme mystérieuse. Une énigme. Une enchanteresse. Une séduisante nymphe qui demeure dans un arbre, sur la septième colline de San Francisco. Une dame qui fait "frou-frou" quand elle marche, qui attire l'innocent, le naïf vendeur de voitures d'occasion dans sa tour et lui dit : "Chut ! pas de bruit ! Ruthie est là !"

Alyce : *(Elle rit.)* Pas si fort ! Non, Monsieur Haxby, je ne suis pas du tout comme cela. Simplement, il m'en coûtait de vous laisser partir. Nous avons passé une si bonne soirée... et le temps a passé si vite, c'est incroyable. Vous me croirez, Monsieur Haxby, si je vous dis que, ce soir, c'était la première fois de ma vie que j'allais dans un dancing ? Et seule, qui plus est.

- Russell : Oh ! oui, je vous crois. Pour moi aussi, ça a été une première. Jamais une inconnue ne m'avait invité à danser. Pourquoi est-ce tomber sur moi ?
- Alyce : Tout d'abord, je vous ai vu danser et vous dansez si bien ; je vous ai même pris pour un de ces danseurs mondains, vous savez ceux qui dansent, disons avec les dames sans cavalier.
- Russell : Je ne sais pas si je dois le prendre pour un compliment... mais pourquoi pas ? En tout cas, j'ai bien vu que vous aviez peur en m'invitant. J'ai l'air si terrible ?
- Alyce : Non, ce n'est pas ça. J'étais gênée parce que... ...je ne savais pas quel pourboire il fallait vous donner...
- Russell : Et vous alliez me donner combien ?
- Alyce : Un dollar...
- Russell : Mince alors ! J'ai loupé une occasion de me faire un dollar avant de vous payer un verre.
- Alyce : C'est que vous êtes un danseur remarquable, Monsieur Haxby.
- Russell : Oui, je me débrouille. Vous, par contre, sans vouloir être méchant, vous êtes aussi raide et difficile à manœuvrer qu'un Saint-Bernard récalcitrant. Vous n'avez pourtant rien d'un molosse.
- Alyce : Je sais, je suis désolée mais je n'avais pas dansé depuis des années, peut-être cinq ou six ans et j'avais tellement peur de me tromper.
- Russell : Faut pas. Je me suis bien trompé, moi.
- Alyce : Ah ! il ne m'a pas semblé.
- Russell : Autant pour moi... Mais dites-moi, comment avez-vous atterri là-bas ?
- Alyce : J'étais toute seule et, tout à coup, j'ai ressenti le besoin de sortir. Vous n'éprouvez jamais cela, que la vie ne vous apporte plus rien ?
- Russell : Non.

- Alyce : Alors, ce soir, j'avais décidé de m'amuser, de sortir, de faire quelque chose. Vous n'avez jamais éprouvé cela ?
- Russell : Non. Et vous vous êtes amusée ?
- Alyce : Oh, oui !
- Russell : Ah bon !
- Alyce : Vous êtes vraiment un merveilleux danseur.
- Russell : En fait, plus jeune, j'avais envie d'en faire mon métier mais les barres ont fini par m'avoir.
- Alyce : Vous vous êtes mis à boire ?
- Russell : Pas les bars à vin, les barres. Des tringles de bois fixées horizontalement aux murs des studios. On s'y cramponne des heures durant en faisant ça... (*Il montre plusieurs exercices en se servant d'un dossier comme appui.*) et ça... et ça... et ça... et il faut le faire tous les jours. Moi, je voulais bondir tout de suite et voler sur la scène comme un grand Peter Pan. (*Il prend son élan et saute par dessus le siège puis rajuste sa veste et hausse les épaules.*) On se fait plus de fric dans la voiture d'occasion.
- Alyce : Je vois ce que vous voulez dire. La danse, c'est comme tout : il faut savoir marcher avant de courir. Au début, quand j'ai commencé la céramique, je voulais créer des formes très compliquées mais Monsieur Hawkins -c'est notre professeur de céramique- ne m'a pas laissé faire. Il m'a obligé à ne faire que des cendriers et, en fin de compte, c'était excellent. J'en ai fait plein et je les ai offerts comme cadeau de Noël. C'est moi qui ai fait ce cendrier.
- Russell : Je me demandais ce que c'était...
- Alyce : Je l'ai fait grand exprès. Monsieur Hawkins dit que souvent les gens aiment bien les cendriers spacieux ; on peut aussi s'en servir pour y mettre du fromage et des biscuits salés ou des bonbons...
- Russell : Il est deux heures passées. L'heure du départ.

*Il retourne la pile de disques. On entend : [Ramblin' Rose](#) par [Night King Cole](#).*

Alyce : Attendez, votre café... et je vais vous présenter ma petite famille.

Russell : Mais vous savez, Alyce, il est sacrément tard...

Alyce : Mais non, mais non, ne bougez pas.

*Alyce sort d'un pas rapide. Russell écoute le bruit soyeux et suit ses déplacements avec une vive attention. Il met son chapeau, se rassoit, et prend la petite bouteille de vodka.*

Russell : Je lève mon verre à cette famille intempestive. *(Il boit.)*

Alyce : *(Elle revient avec, à la main, une cage ajourée qui contient un chat de gouttière. Elle la pose au milieu de la scène.)* Voici Ferdie. *(Elle sort.)*

Russell : À la tienne, Ferdie ! Navré de te faire lever aussi tôt.

Alyce : *(Elle revient avec un autre chat de gouttière en cage. Elle la pose sur celle qui contient Ferdie.)* Voici Vincent.

Russell : Van Gogh ?

Alyce : Euh... hhhoui... *( Elle sort.)*

Russell : Eh bien, Vincent, à la santé de Théo !

Alyce : *(Elle revient avec une troisième cage qu'elle pose sur les deux autres.)* Et le dernier mais non le moindre : Seymour.

Russell : Alors, voilà ce que vous appelez votre famille ?

Alyce : Hhhoui ! Ils ne sont pas mignons ? Il en manque un : Spiky. Mon chien. Un petit fox-terrier que j'ai pris à la fourrière. Le pauvre Spiky... il s'est fait arracher les deux pattes avant par le funiculaire et il est encore à la clinique.

Russell : *(se levant.)* Bon, Alyce, faut que je rentre.

Alyce : Déjà ! Ne vous sauvez pas ! Votre café doit être prêt.

*Elle part à la cuisine. Russell passe un doigt par les barreaux d'une des cages et le retire aussitôt.*

*Alyce revient avec, sur un plateau, une cafetière, des tasses, du sucre etc...*

Russell : Tous des matous, non ?

Alyce : Hhhoui !

Russell : Et ils n'ont pas de petite amie ?

*Il fait le service.*

Alyce : Autrefois, nous avions une femelle, Henrietta mais elle avait sans arrêt des petits et j'avais un tel mal pour les placer que j'ai dû me résoudre à lui trouver un foyer. Elle vit chez une institutrice à la retraite et elle s'y trouve bien. Je vais la voir de temps à autre, quand je peux.

Russell : Je parie qu'elle est ravie de vous voir. Hum ! il est bon ! ...Mais ils restent à la maison le samedi soir ?

*Sa tasse à la main, il va s'asseoir dans le fauteuil rose chair.*

*On entend *Life is so peculiar* par Sinatra.*

Alyce : Oh ! je ne les laisse jamais sortir. Pour qu'on me les tue, avec toute cette circulation. Si vous prenez la responsabilité d'un animal, vous devez vous comporter en personne responsable.

Russell : Et donc, vous ne les laissez pas sortir, même le samedi soir. Et vous, vous ne sortez pas non plus... pour vous occuper des chats.

Alyce : Quand je sors, je suis obligée de les mettre en cage à la cuisine.

Russell : (*L'odeur du fauteuil semble le gêner.*) En plus des animaux, vous gardez des hommes, à la maison ?

Alyce : Des hommes ?

Russell : Ouais, des hommes.

Alyce : Non. Pourquoi ? Encore un peu de café ?

*Elle lui verse le reste de la cafetière. On entend du remue-ménage en coulisse.*

## Scène 2

Russell : Qui c'est, ça ?

Alyce : Ruthie, sans doute...

Stanley : (*Off. Il crie.*) T'as embarqué la cafetière, Alyce ?

Russell : Ruthie a vraiment une belle basse.

Alyce : Ce n'est pas Ruthie, c'est Stanley. Oui, Stanley, on l'a !

Russell : Vous tenez pension, ma parole.

*Entre Stanley, l'air renfrogné. Il porte un maillot de corps, un pantalon et des pantoufles. Ses bretelles tirebouchonnent et pendent sur ses genoux. Ses cheveux sont tout ébouriffés.*

Stanley : Pourquoi tu ne laisses pas la cafetière à la cuisine. C'est sa place. ...'Jour, m'sieur !

*Russell le salue de la tête.*

Alyce : Monsieur Russell Haxby, Monsieur Sinkiewich.

Stanley : Ruthie et moi, on en voudrait bien une tasse.

Alyce : Faut en refaire, elle est vide.

*Il attrape la cafetière et sort en la secouant près de son oreille.*

Russell : Bon, vaut mieux que je parte. (*Il remet son pardessus.*)

Alyce : Vous n'allez pas partir à cause de Stanley ?

Russell : Qui est-ce ?

Alyce : Stanley ? Oh ! c'est l'ami de Ruthie. Il reste ici parfois, mais il se lève toujours de bonne heure pour retourner chez lui. Il est marié et il doit être rentré avant le réveil de sa femme.

Russell : Je vois : il n'est pas marié avec Ruthie mais avec une belle au bois dormant...

- Alyce : Si vous voulez... Il désire épouser Ruthie et ils sont, comme qui dirait, fiancés officieusement. Mais sa femme est handicapée. C'est comme ça qu'il a fait la connaissance de Ruthie. Elle est infirmière et c'est elle qui soigne Madame Sinkiewich. Madame Sinkiewich est paralysée depuis déjà longtemps, au moins deux ans, mais c'est elle qui a tout l'argent. Et, si Stanley divorçait, il n'aurait pas un sou. Donc, Ruthie et Stanley s'arment de patience...
- Russell : Ah ! vous les trouvez patients ?
- Alyce : Euh !... Vous voyez ce que je veux dire.
- Russell : Mais oui. C'est leur problème et surtout pas le mien. Maintenant que le café est parti, on a droit au dernier verre ?
- Alyce : J'ai peut-être encore un reste de Muscatel, si le cœur vous en dit.
- Russell : Bougez pas. Il se trouve que justement... *(Il sort une flasque de la poche de son pardessus, dévisse le capuchon, le remplit et l'offre à Alyce.)* Tenez, vous d'abord. Goûtez-moi ça, du plomb fondu.
- Alyce : Non merci, je ne supporte pas l'alcool.
- Russell : *(Il boit et rempoche la flasque.)* C'était le dernier verre. Je suis parti. *(Fin des disques.)*
- Alyce : Qui sait ce que demain nous réserve ? Ne partez pas maintenant.
- Russell : On est déjà demain. J'ai passé une très bonne soirée, Alyce.... Vous fréquentez quelqu'un ? Je veux dire, vous avez un fiancé ou un bon ami comme le sieur Sinkiewich ?
- Alyce : Un fiancé ?
- Russell : Quoi, vous n'avez pas de petit ami ?
- Alyce : Oh ! non. Vous êtes le premier homme avec lequel je sors depuis des années, depuis au moins cinq ans. Je vous l'ai dit, je ne sors jamais. Quand je ne travaille pas, je reste à la maison. Je vous ai donné mon numéro de téléphone ? Non ? Je croyais. Une seconde, je vous le note.

*Elle ouvre son sac, y prend un stylobille et écrit son nom et son numéro au dos d'une enveloppe. Elle en déchire un morceau et le tend à Russell qui l'empoche machinalement.*

- Russell : Merci.
- Alyce : Si vous le perdez, je suis dans l'annuaire : Alyce Vitale.
- Russell : Vitale ? C'est italien ?
- Alyce : Oh ! non !
- Russell : Ah ! bon ?
- Alyce : Enfin, peut-être, mais cela m'étonnerait. Du côté de mon père sans doute.
- Russell : Mais pas du côté de votre mère.
- Alyce : Non, Maman était irlandaise.
- Russell : C'est pas vrai ! Moi aussi je suis irlandais. Anglais également et, peut-être, un petit peu français.
- Alyce : Eh bien, dites donc, mais comment peut-on être de trois origines ?
- Russell : C'est très difficile, j'ai été assez verni pour naître comme ça mais je ne sais pas si je serais capable de recommencer.
- Stanley : *(Il revient, habillé pour sortir, la cafetière à la main.)* J'ai fait de la flotte bien sûr, mais si vous en voulez...
- Russell : Vous êtes de quelle origine, Monsieur Sinkiewich ?
- Stanley : Polack mais je suis né dans le New Jersey et je suis arrivé en Californie y'a déjà un bon moment. Pourquoi ? Avec un nom comme Sinkiewich, vous me preniez pour un hispano ?
- Russell : Je vous demandais ça juste histoire d'être désagréable. Je vous dépose quelque part, mon vieux ?
- Stanley : Non. *(Il sort.)*

### Scène 3

- Russell : Le señor Sinkiewich n'a pas l'air de bonne humeur...
- Alyce : Oh ! n'y faites pas attention. Personne n'est très aimable à pareille heure, surtout au saut du lit.
- Russell : Je dois vraiment y aller, maintenant. Demain, c'est dimanche, faut dormir !
- Alyce : Tard ?
- Russell : Le plus tard possible. *(Il s'approche d'Alyce. Elle fait un pas en arrière puis, bravement, lui fait face.)* J'ai droit au bisou du soir... ou on se connaît trop bien ?
- Alyce : ...C'est notre premier soir...

*Elle serre les poings, ferme les yeux et se prépare au pire. Son corps est raidi, tendu. Perplexe, Russell tourne autour d'elle puis s'arrête. Il l'embrasse très doucement sur la bouche sans la prendre dans ses bras. Alyce se détend, soupire et ouvre les yeux.*

- Russell : Le supplice a été supportable ?
- Alyce : ...Hhhoui...
- Russell : Vous êtes une femme étonnante. Vous avez tout d'une sainte nitouche, avec votre insupportable candeur... D'habitude, les femmes qui n'ont pas eu de petit ami depuis cinq ans ne l'avouent surtout pas. Mais, je ne sais pas pourquoi, j'ai envie de vous faire confiance.
- Alyce : Pourquoi mentirais-je à ce propos ?
- Russell : Je ne dis pas qu'elles mentent, je dis qu'elles n'en parlent pas .
- Alyce : Moi, j'en parle. Oui, j'en parle. Je ne tiens pas vraiment à sortir. Je travaille six jours sur sept et je ne rentre jamais avant sept heures. Alors, quand j'arrive à la maison, c'est pour préparer le dîner et puis manger ; et, ensuite, je suis fatiguée et, sinon, je me mets à mes céramiques. Et puis j'ai mes chats à nourrir et Spiky, quand il n'est pas chez le vétérinaire. Et j'ai repeint l'entrée toute seule, en préparant les couleurs et tout. Vous avez vu l'effet sur les portes. J'appelle cette couleur "Chantilly". C'est moi qui l'ai fabriquée.

Russell : *(Il va pour sortir.)* Je vais y faire attention en sortant. *(Il s'arrête.)*  
Vous travaillez demain dimanche ?

Alyce : Oh ! non ! pas le dimanche. Je passe au cimetière tous les dimanches matin pour fleurir la tombe de Maman, bien sûr. Mais, ensuite, je reste à la maison.

Russell : Pourquoi bien sûr ?

Alyce : Une promesse que je me suis faite.

Russell : Ah ! d'accord ! Voilà ce que je vais faire : je vais repasser demain après-midi, disons vers deux heures, deux heures et demie. D'accord ?

Alyce : Ce serait formidable ! Si vous faites la grasse matinée, vous prendrez sans doute votre petit-déjeuner assez tardivement. Alors, quand vous arriverez, pour vous, il sera pratiquement l'heure de déjeuner et nous pourrions manger ensemble. Qu'est-ce qui vous ferez plaisir ? Je n'ai qu'à passer au magasin en revenant du cimetière...

Russell : Mais non, mais non, ne vous embêtez pas. Je crois bien que je vais goûter à un autre de ces bisous. *(Alyce reprend sa position, raide et tendue, les poings serrés. Doucement et délicatement, Russell la prend dans ses bras et puis l'embrasse avec ardeur. Il la relâche et va pour sortir.)* Bonne nuit, Alyce. *(Il sort.)*

*Elle s'écroule en soupirant d'aise sur le canapé. Elle se relève brusquement et court dans l'entrée.*

Alyce : Monsieur Haxby, à deux heures. Je compte sur vous.

Russell : *(Off.)* Entendu.

*La porte sur la rue claque. Alyce rassemble les tasses et les met sur le plateau. Elle sent la tasse de Russell et sourit en hochant la tête. Elle voit la pile de disques par terre, va au meuble, s'agenouille et commence à tout ranger tandis que la pénombre tombe sur le salon.*

#### Scène 4

Russell : *(À l'avant-scène, dans un rond de lumière.)* Alyce m'était d'une espèce inconnue. Je n'arrivais pas à savoir ce qu'elle me voulait exactement. Ou si elle ne me voulait rien. C'était une belle femme, mais quelque chose sonnait faux. Pourtant, roulée comme elle l'était, il devait y avoir quelque chose à en tirer. Je ferai peut-être un saut demain... Enfin, je verrai. J'ai traversé la ville pour rentrer chez moi. J'habite un grand studio derrière une vieille demeure sur Télégraphe. Rien que pour la déco, ça m'a coûté mille tickets, mais ça valait le coup. C'est le genre d'endroit dont j'ai rêvé toute ma vie. Et, maintenant, je l'ai. Je ne suis pas mécontent de moi. Je n'avais pas sommeil. Alors, je me suis préparé un sandwich oignons et salami, un gin tonic et je me suis assis avec mon anthologie toute déglinguée de Kafka. J'ai relu encore une fois *La Colonie Pénitentiaire*. C'est la meilleure nouvelle jamais écrite. Ce Kafka, quel humour ! Après avoir terminé mon sandwich et mon verre, je me suis mis au lit. Dans un demi-sommeil, je me suis repassé les événements de la soirée et, juste avant de m'endormir, j'ai réglé le réveil sur treize heures.

*Bascule de lumière. Russell disparaît.*

#### Scène 5

*Le salon d'Alyce. Elle finit de ranger. Entre Salvatore. Il fait la gueule et traîne des pieds. Alyce se retourne.*

Alyce : Salvatore ! Qu'est-ce que tu fais hors de ton lit ?

Salvatore : Tu causais à quelqu'un et tu faisais du bruit et tu m'as réveillé.

Alyce : Et alors ? Tu n'as pas à sortir de ton lit. Je parlais avec Monsieur Haxby -c'est un agent immobilier- et nous discussions d'une maison que j'ai en vue. Hein, s'il t'avait vu traîner, on aurait eu l'air fin, non ?

- Salvatore : Il est parti maintenant.
- Alyce : La question n'est pas là.
- Salvatore : Je suis pas venu, quoi !
- Alyce : Tu as regardé la télévision jusqu'à quelle heure ?
- Salvatore : Pas très tard.
- Alyce : Quelle heure ? Dix heures ? Dix heures et demie ?
- Salvatore : Peut-être onze heures...
- Alyce : J'en étais sûre, tu es resté jusqu'à la mire de fin -ne dis pas non ! Je t'avais dit d'aller te coucher de bonne heure.
- Salvatore : Y'avait un western, vachement bien. Tu voulais pas que j'aille me coucher en plein milieu. Le gentil était tout en blanc et il avait un cheval blanc qui savait compter jusqu'à dix. Il était beau ce cheval. Et vachement intelligent. Quand le cow-boy lui posait une question, il faisait oui de la tête et il tapait du pied. Il connaissait absolument tout ce que lui demandait le cow-boy.
- Alyce : Je suis ravie que le film t'ait plu, Salvatore. Seulement, tu devais te coucher de bonne heure. Tu ne peux pas passer ta nuit devant la télévision et aller au travail le lendemain. Le contremaître t'a demandé de travailler demain dimanche ?
- Salvatore : Il a dit qu'il y avait du travail si j'avais envie et j'ai dit que j'avais envie. Mais, après, il a dit que je ferais peut-être mieux de prendre un jour, quitte à faire deux services lundi.
- Alyce : Non. Tu ne vas pas faire deux services, ni lundi, ni un autre jour. Pas la peine d'y songer.
- Salvatore : Mais pourquoi ? Le contremaître compte sur moi. Je suis le meilleur manoeuvre qu'il ait jamais eu.
- Alyce : Non. Tu sais que tu as travaillé plus de soixante heures, la semaine dernière ? On ne peut pas travailler comme ça indéfiniment.
- Salvatore : Moi, je peux. Je suis fort.

- Alyce : Eh bien, nous verrons... Donc, demain, tu ne travailles pas... Je veux que tu restes au lit et ensuite, dans l'après-midi, tu pourras descendre en ville et aller au cinéma.
- Salvatore : Tu viendras avec moi ?
- Alyce : Je ne peux pas, je dois passer au cimetière. Mais reste aux deux séances, si tu veux.
- Salvatore : Je peux voir les deux séances, t'es d'accord ?
- Alyce : Oui, si tu restes au lit et que tu fais la grasse matinée.
- Salvatore : Je resterai au lit... mais j'y peux rien si je me réveille, pas vrai ?
- Alyce : Si tu te réveilles, tu restes au lit et tu étudies ton écriture. Tu as lu un peu hier soir ?
- Salvatore : C'est trop dur.
- Alyce : Explique-moi : quand je te regarde faire, tu y arrives fort bien. Et pourquoi pas, sans moi ?
- Salvatore : C'est trop dur.
- Alyce : Mais non, c'est juste une question d'entraînement. Un jour, tu sauras lire et écrire parfaitement.
- Salvatore : Tu es sortie hier soir, tu m'as abandonné.
- Alyce : Je ne vais quand même pas rester tous les soirs avec toi. D'ailleurs, tu n'étais pas seul, Ruthie était là.
- Salvatore : J'aime pas Ruthie. Elle me traite tout le temps d'abruti.
- Alyce : Bon, je lui en reparlerai. Il est temps d'aller te coucher. Immédiatement.
- Salvatore : On met des disques ?
- Alyce : Pas question, il va faire jour. On devrait être au lit.
- Salvatore : T'étais bien en train d'en écouter, toi !
- Alyce : Pas du tout, je les rangeais. Maintenant va, va dans ton lit.

- Salvatore : J'ai faim.
- Alyce : Ce n'est pas vrai, tu veux seulement traîner. Vas-y, tout de suite !
- Salvatore : J'ai vraiment très faim. Je sais quand même si j'ai faim.
- Alyce : Bon ! qu'est-ce que tu veux manger ?
- Salvatore : ...Un verre de lait.
- Alyce : Va te servir un verre à la cuisine. Tu le bois sur l'évier et puis tu vas au lit.
- Salvatore : Non, je veux pas de lait, je veux une orange.
- Alyce : *(Elle prend une orange dans un compotier et la tend à Salvatore qui met ses mains dans son dos.)* Tiens. Prends-la.
- Salvatore : Tu me l'épluches.
- Alyce : Ecoute, Salvatore, je suis fatiguée, j'ai sommeil et tu sais que je ne peux pas dormir tant que tu n'es pas couché. Si tu veux cette orange, tu la prends et tu files au lit.
- Salvatore : Pourquoi tu veux pas me l'éplucher ? Tu sais que j'y arrive pas.
- Alyce : Tu y arriverais si tu essayais. Ne me raconte pas d'histoires : quand tu veux manger une orange et que je ne suis pas là pour te l'éplucher, tu te débrouilles très bien.
- Salvatore : T'en as rien à foutre de moi. Toi aussi, tu penses que je suis un abruti. Et tu vas me renvoyer, j'en suis sûr.
- Alyce : Bon, bon, ne recommence pas. Je ne vais pas te renvoyer et je te l'épluche, ton orange. *(Elle pèle l'orange.)* Il va falloir que tu cesses toutes ces petites idioties. Tu ne te rends pas compte. Tu travailles trop au chantier. Mais si ! Les autres ouvriers profitent de toi, parce que tu es costaud. Alors, en fin de journée, tu es complètement éreinté et, quand tu arrives à la maison, tu te défoules sur moi. Je ne veux plus que tu fasses la moindre heure supplémentaire. C'est compris ?
- Salvatore : Je peux bosser plus que n'importe qui !

- Alyce : Non ! sans repos, tu ne tiendras jamais le coup ! Tiens, tout épluchée.
- Salvatore : J'en veux pas.
- Alyce : *(Elle laisse tomber l'orange et les épluchures sur le plateau.)* J'en étais sûre. Sérieusement, Salvatore, je me demande parfois où je trouve la patience... Tu vas au lit, oui ou non ?
- Salvatore : Non.
- Alyce : Moi, j'y vais. *(Elle va pour sortir.)* Mais je te préviens : tu peux veiller toute la nuit si ça te chante mais, dans ce cas, pas de cinéma.
- Salvatore : Pourquoi ? T'as dit que je pourrais...
- Alyce : Si tu vas te coucher.
- Salvatore : Je veux étudier mon écriture.
- Alyce : Pas maintenant. Tout ce que tu veux c'est me faire veiller.
- Salvatore : J'étais dans mon lit d'abord. Et puis t'es rentrée en faisant vachement de bruit et tu m'as réveillé. Maintenant, j'ai plus sommeil et tu veux que j'aille me coucher. En plus, j'ai faim et tu veux pas me donner à manger.
- Alyce : Je t'ai épluché une orange et tu l'as refusée.
- Salvatore : Mais je veux un verre de lait. Du lait chaud mais pas trop. Et sans peau.
- Alyce : Si je te le prépare, tu iras te coucher ?
- Salvatore : C'est tout ce que je demande, juste un verre de lait.
- Ruthie : *(Off, en hurlant.)* Vous savez l'heure qu'il est ?
- Alyce : On se couche immédiatement, Ruthie !
- Ruthie : *(Off, hurlant toujours.)* C'est ce que tu as de mieux à faire. Tu n'arriveras à rien en discutant avec cet abruti.

*Elle apparaît à la double porte, en nuisette à fleurs, pantoufles à fourrure et bigoudis dans ces cheveux roux.*

- Ruthie : Voilà, vous avez réussi à me faire crier, à me faire élever la voix.
- Alyce : Ecoute, Ruthie, je ne veux pas que tu traites Salvatore d'abruti.
- Ruthie : D'accord ! j'appellerai cet abruti Einstein, si tu le désires mais, tu le sais, t'auras jamais raison en discutant avec lui.
- Alyce : Tu vois, tu viens encore de le traiter d'abruti. ...Je ne te permets pas ! Et, d'ailleurs, nous ne discutons pas.
- Ruthie : Je suis désolée, ma caille. Mon Dieu, il est trois heures du matin et on joue sur les mots. Bonne nuit, Alyce. Bonne nuit Salvatore. (*Elle sort. Salvatore lui tire la langue au passage.*)
- Alyce : Bonne nuit, Ruthie. On va se coucher. Bon, va à la cuisine, je vais éteindre les lumières et puis je te ferai chauffer ton lait.
- Salvatore : Du lait ? Mais j'ai pas du tout envie de lait.. Je vais dans mon lit.

*Alyce éteint les lumières. Seule, subsiste la petite lampe sur le téléviseur. Elle va à la fenêtre et regarde au-dehors un bon moment. Soudain, elle met ses bras autour d'elle et pousse un cri de joie. Elle reprend son calme, ramasse deux cages à chat et sort tandis que se ferme le rideau sur le début de "2nd Decoy Game" du Mandarin Merveilleux..*

## Scène 6

- Russell : (*Devant le rideau, sur la musique.*) La sonnerie a retenti et j'ai regardé le réveil un bon moment, hébété, en cherchant à comprendre pourquoi j'avais mis le réveil un dimanche. Je me suis souvenu d'Alyce et j'ai arrêté le bazar. J'ai pris une douche et je me suis rasé. Deuxième compromis : je ne me rase pas non plus le week-end. Je me suis préparé à la cuisine une omelette aux sardines et une pleine cafetière et j'ai lu les journaux du dimanche. Après quoi, j'ai soigné ma tenue : cravate rouge à impression cachemire et costume bleu clair en gabardine. Le bleu me va bien, non ? J'ai sorti de mon box la Ford que j'avais prise la veille, je l'ai conduite au parc à voitures et je l'ai remise à sa place. J'ai piqué au bureau les clefs de la seule Buick décapotable que nous avons en stock -ça en jetterait plus- j'ai vérifié l'essence et j'ai roulé jusqu'à chez Alyce. (*Fin de la musique.*)

## Scène 7

*Le salon d'Alyce, ce même dimanche, à quatorze heures. Quand le rideau se relève, Alyce porte un tailleur noir et elle époussette les meubles. Deux vases en céramique de facture grossière contiennent des fleurs fraîches qui illuminent la pièce. À côté du comptoir, un shaker et six verres. La table basse est près du canapé comme Russell l'y avait mise dans la nuit. Alyce inspecte la pièce puis range le plumeau dans un tiroir.*

Alyce : Ruthie ! Quelle heure est-il ?

Ruthie : *(Off.)* Deux heures ! La dernière fois, il était deux heures moins deux et, la prochaine fois, il sera deux heures deux. *(Elle porte une robe de chambre en flanelle rouge, avec écrit dans le dos en blanc EQUIPE OLYMPIQUE DES DORMEURS AMÉRICAINS, et toujours ses bigoudis et ses pantoufles en fourrure. Elle s'affale sur le canapé, jambes écartées, très décontractée.)* Oh ! je suis pleine de courbatures, ma vieille. T'attends pas à ce que le mec que tu t'es levé fasse preuve de ponctualité.

Alyce : Ruthie ! ...

Ruthie : Ou qui t'a ramassée, ça revient au même. Eh bien, ma caille, mais t'as raflé toutes les fleurs du cimetière...

Alyce : Je les ai achetées à l'échoppe près du portail. J'achète toujours mes fleurs là, pour la tombe de Maman. Elles ne sont pas d'aujourd'hui, elles ne devraient pas durer très longtemps, mais elles égaient un peu la pièce, non ?

Ruthie : Elles sont très belles, ma caille. Et cette tombe ?

Alyce : Toujours pareil, Ruthie. Je suis découragée. Il faudrait y aller tous les jours. Quand je m'en vais, tout est bien arrangé, les fleurs sont fraîches, l'eau est propre ; j'ai arraché les mauvaises herbes et ramassé les feuilles mortes. Mais, le dimanche suivant, tout est à refaire. Vu ce que je paie chaque année pour l'entretien, le gardien pourrait en faire un peu plus. Il se contente d'arroser le gazon et, chaque fois, je retrouve les fleurs de la semaine précédente toutes fanées et desséchées ; ça me met hors de moi.

Ruthie : Ce sera bien pire dans un siècle. Contre une tombe, c'est perdu d'avance et, pour ta mère, c'est du pareil au même. À ta place, j'espacerais les visites...

- Alyce : Mais enfin, si j'étais morte, Maman serait venue me voir tous les jours. Il y a une petite vieille qui vient chaque dimanche, eh bien, son petit garçon est mort il y a trente-cinq ans et elle lui porte de nouvelles roses tous les dimanches.
- Ruthie : T'es vraiment morbide. Ta mère a vécu sa vie et, tant qu'elle vivait, elle régissait la tienne -si tu vois ce que je veux dire... ... À présent, t'es enfin sur la bonne voie avec ce petit ami que tu t'es enfin levé, même si tu fais chou blanc. Tu te gâches déjà la vie avec ton abruti...
- Alyce : Je t'en prie, Ruthie, ne l'appelle pas comme ça.
- Ruthie : Il est maboul. Sérieusement, Alyce, t'aurais jamais dû le sortir de la clinique. Avec son cerveau en compote, il pourrait devenir foutrement dangereux. Pour dire les choses comme elles sont, moi, il me fout la trouille.
- Alyce : Il va beaucoup mieux, je t'assure. De toutes façons, je n'ai plus les moyens de le faire soigner là-bas.
- Ruthie : C'est gratuit l'asile...
- Alyce : Ah ! Non ! Pas ça !
- Ruthie : Et tu crois que ton petit ami va comprendre ?
- Alyce : Quel petit ami ? On vient juste de se rencontrer. Et pour cet après-midi, j'ai envoyé Salvatore aux deux séances du Paramount.
- Ruthie : Pourvu que les films lui plaisent... Crois-moi, qu'il tombe sur ton maboul et tu ne le reverras pas de sitôt.
- Alyce : (*Mélancolique.*) Il ne viendra peut-être même pas...
- Ruthie : Mais si, ma caille, il viendra. Je parie qu'il n'a jamais rencontré quelqu'un comme toi. Au fait, il est comment ?
- Alyce : Je ne sais pas, il n'est pas facile à décrire. Il n'est pas vraiment beau, mais il a un sourire craquant. Et il est drôle, enfin pas vraiment drôle, mais il a de ces expressions. On dirait qu'il se moque tout le temps, pas de toi, mais de lui en quelque sorte. Je ne peux pas t'expliquer. J'aimerais tant lui plaire. (*Elle se lève et se présente, la poitrine en avant et le menton impérial.*) Comment tu me trouves ?

- Ruthie : T'es belle comme tout, ma puce. Mais y'a plus gai qu'un tailleur noir. T'as pas l'intention de l'emmenner à un enterrement, non ?
- Alyce : C'est ce que j'ai de plus chic.
- Ruthie : Ça, tu portes le tailleur comme personne. Mais laisse-moi te mettre une fleur à la boutonnière. (*Elle se lève, casse une fleur, et la met au revers de la veste d'Alyce, puis prend un peu de recul.*) Ah ! c'est mieux ! Et, si tu veux, prends mes perles, elles doivent traîner sur ma coiffeuse. Sois prudente avec ce type, Alyce. Tu connais pas les hommes et, moi, je les connais foutrement trop. Va pas t'attirer des ennuis. Les femmes sont si bizarres : même si les mecs sont des dégueulasses, on est toujours attirée par le même genre d'individu. Regarde, moi par exemple : deux maris et, tous les deux, des salauds. Et maintenant, j'ai beau le savoir, faut que je tombe sur un raté comme Stanley.
- Alyce : Stanley ? Il n'est pas méchant.
- Ruthie : Mais non, ma vieille, c'est un amour. Mais c'est un salaud quand même. Enfin, il est en bonne santé, c'est déjà ça. (*Elle va vers la porte.*) Stanley ne devrait pas tarder, je crois (*Elle se retourne et hésite un moment.*) Ça m'embête de te demander ça, mais, si tu ne te sers pas de ta voiture, on ne pourrait pas la prendre ?
- Alyce : Je ne sais pas , Ruthie... il faut que je passe prendre Salvatore au cinéma...
- Ruthie : Laisse-le tomber pour une fois ! T'as un rencard. T'as oublié ? Il serait temps de penser à toi, non ? Sincèrement, tu vas tourner vieille fille avec tes airs de martyr à la con. Regarde, Stanley et moi, ce qui nous arrive : des mois qu'on attend, moi qui soigne sa femme et Stanley qui me dit de patienter, de patienter ! Si ça se trouve, elle nous enterrera tous les deux. Et plus je me sens coupable, et plus je te la bichonne... Elle est clouée au lit, mais elle s'accroche à la vie, jour après jour...
- Alyce : Tu ne devrais pas parler comme ça, elle n'y est pour rien.
- Ruthie : MOI NON PLUS ! Excuse-moi, ça ne sert à rien de hurler. Je veux dire, Stanley et moi, nous attendons... Si elle meurt... très bien, nous pourrions nous marier, mais sinon... elle n'est quand même pas éternelle, non ? Et dis, Alyce, ces clefs de voiture...
- Alyce : Sur la table du téléphone, dans l'entrée.

- Ruthie : Ah ! en principe, je devais être de garde ce soir à l'hôpital, mais j'ai pas envie. Alors, s'ils appellent, dis leur que je suis retenue chez un malade.
- Alyce : Tss... tss... non, je ferai comme d'habitude, je leur passerai Salvatore...
- Ruthie : Ah ! Il est tout de même bon à quelque chose, j'y aurais jamais pensé. *(Elle va à sa chambre et prend les clefs au passage. Off.)* Au fait, Alyce... ton petit ami vend des voitures d'occasion... Si tu t'y prends bien, tu pourrais peut-être nous obtenir une bonne affaire... En raclant les fonds de tiroir, Stanley et moi, on devrait pouvoir acheter quelque chose... de quoi pouvoir circuler, quoi. *(Elle revient avec les perles et les met au cou d'Alyce.)* Tu veux bien lui en parler ou tu préfères que ce soit moi ?
- Alyce : On vient à peine de faire connaissance, ça ne se fait pas...
- Ruthie : Ça se fait pas ! -là, t'es belle comme un cœur. Avec ces mecs-là, une affaire est une affaire. Je les connais, les vendeurs de voitures d'occasion : même morts, ils se démènent encore pour nous baiser...
- Alyce : Russell n'est pas comme ça, c'est un chic type, tu verras.
- Ruthie : Alors, tu vas lui en parler ? Tu vois ce qu'il en dit et... *(Sonnette de la porte sur la rue.)* C'est Stanley ou Monsieur Haxby ?
- Alyce : *(Elle court à la "fenêtre" et regarde en bas.)* Je ne sais pas mais tu devrais filer dans ta chambre.
- Ruthie : Va ouvrir. Qu'est-ce que tu crois ? Que je vais rester traîner en chemises de nuit ?
- Alyce : Alors, dépêche-toi, je vais ouvrir.
- Ruthie : Vas-y, ma vieille, je me casse. *(Alyce sort. Ruthie se sert un cocktail et lève son verre pour un toast moqueur.)* Au doux agneau ! *(Elle se ressert et sort.)*

## Scène 8

- Alyce : *(Off, puis elle rentre devant Russell.)* Vous êtes juste à l'heure, Russell.
- Russell : Eh oui... Vous ne comptiez pas sur moi, vous semblez surprise.
- Alyce : C'est la voiture. Je regardais par la fenêtre quand une Buick s'est arrêtée. J'ai cru que c'était quelqu'un d'autre.
- Russell : Ah ! autant vous expliquer, ça vaut peut-être mieux.. Je vous l'ai dit, je vends des voitures. Le parc est plein, j'ai le choix et je prends celle qui me plaît.
- Alyce : Vous n'avez pas de voiture à vous ?
- Russell : Pourquoi faire ?
- Alyce : Oui, c'est vrai ! En tout cas vous êtes ponctuel.
- Russell : Je pouvais plus dormir. Mais, Bon Sang ! Vous ne pouvez pas ouvrir un peu, ça pue le chat !
- Alyce : Ah ! bon ! je n'y fais plus attention.
- Russell : C'est quoi dans ce shaker ?
- Alyce : Du Martini. Vous en voulez ?
- Russell : Ah ! Oui ! *(Alyce sert deux verres tandis que Russell va à la "fenêtre".)* De jour aussi, ça vaut le coup d'œil.
- Alyce : Oui, quand il n'y a pas trop de brouillard. *(Elle lui tend un verre.)*
- Russell : *(Il boit une gorgée et fait la grimace.)* Bon Dieu ! c'est affreux ! Vous la faites comment, votre mixture ?
- Alyce : Selon la recette : moitié gin, moitié vermouth.
- Russell : C'est pas comme ça qu'on fait le Martini, Alyce ! Ecoutez : d'abord, vous prenez une olive et vous mettez une goutte, attention, une seule goutte de vermouth sur une olive. Vous me suivez ?
- Alyce : Oui, oui, une seule goutte de vermouth sur une olive.

- Russell : Bien. Ensuite, vous prenez votre gin et vous le versez dans le shaker sur de la glace grossièrement pilée, pas de cubes. Vous faites tourner le shaker dans le sens des aiguilles d'une montre. Et puis vous prenez l'olive, vous l'essuyez avec une serviette et vous la laissez tomber dans le shaker. Ça, c'est un Martini. Compris ?
- Alyce : Ça fait très peu de vermouth pour un plein shaker.
- Russell : Vous y êtes. Exactement. Très peu de vermouth. Il y a du monde à la maison ?
- Alyce : Ruthie mais elle va sortir bientôt ; elle s'habille.
- Russell : *(Il pose son verre sur la table basse.) Venez. (Alyce s'approche et il la prend dans ses bras.) Détendez-vous, voyons. (Il l'embrasse consciencieusement, la relâche, se sert un autre verre et reprend sa position près de la "fenêtre".)* Vous savez quoi, Alyce ? je suis l'esclave d'un sacré gaillard d'avant. Ce rafiote me tarabuste pour aller où il veut, à contre-courant, par monts et par vaux et, quand on touche enfin à la Pennsylvanie, il me faut besogner dans les mines de charbon, d'anthracite, jusqu'à la fin des temps et même plus parfois.
- Alyce : Qu'est-ce que vous voulez dire, Russell ?
- Russell : Rien. C'est des trucs qui me viennent comme ça, faut que ça sorte, j'y peux rien. Pas moyen de se débarrasser de Ruthie ?
- Alyce : Oh ! elle va sortir. Dès que Stanley sera là, ils iront faire un tour avec ma voiture.
- Russell : Ruthie n'a pas de voiture ? Et Stanley non plus ?
- Alyce : Non, au fait, je voulais vous demander...
- Russell : Ne demandez rien, je vais leur en vendre une.
- Alyce : C'est vraiment gentil de votre part, Russell. Je suis un peu gênée de vous avoir demandé cela, mais ils se servent toujours de la mienne -je ne peux rien refuser à Ruthie- et j'en ai parfois besoin le dimanche...
- Russell : Evidemment, on ne devrait pas vivre sans voiture, surtout en Californie. Ah ! oui ! mais une voiture d'occasion. Jamais de première main ! Tous ces trucs chromés, flambant neufs, coupés sport... vous savez ce qui cloche ?

- Alyce : J'ai bien peur de ne pas y connaître grand chose.
- Russell : Je vais vous dire. De toutes façons, j'allais vous le dire. Une première main, c'est pas fiable. C'est comme un puceau, c'est pas fiable. Mais une occase, une occase qui a bien roulé, avec un respectable kilométrage au compteur, eh bien, c'est autre chose, croyez-moi. C'est beaucoup mieux, c'est fiable. J'ai pas raison ?
- Alyce : Ce n'est pas joli joli, ce que vous dites.
- Russell : Ah ! bon ?
- Alyce : Non, vous faites plein de sous-entendus, des sous-entendus cochons.
- Russell : Je préfère sans doute les chemins détournés. Mais vous, vous êtes jolie jolie aujourd'hui, Alyce.
- Alyce : Merci ! C'est mon nouveau tailleur.
- Russell : Vous êtes toujours en tailleur ?
- Alyce : Oh ! non ! J'ai quelques robes mais je ne les porte pratiquement jamais. Vous savez, au travail, je tiens la caisse et, le tailleur, ça fait plus sérieux.
- Russell : Oh ! oui ! Mais, dites-moi, vous vous attendiez à me voir, aujourd'hui ?
- Alyce : Oui, bien sûr ! Enfin, je ne savais pas trop. J'espérais mais, si vous n'étiez pas venu, ça ne m'aurait pas tellement étonnée. J'aurais été affreusement déçue tout de même.
- Russell : J'ai failli ne pas venir. Je suis venu parce que vous n'êtes pas comme les autres. Vous êtes plutôt extra-ordinaire et je ne sais pas, je ne sais pas comment m'y prendre avec vous ; en fait, dans un sens, je suis fâché d'être venu.
- Alyce : Vous êtes fâché après moi ?
- Russell : Mais non, contre moi ! C'est toujours tellement pénible, ces préliminaires.
- Alyce : Comment ça ?

- Russell : Oui, ces simagrées ; on pourrait peut-être abréger le processus. Ce serait plus simple si vous disiez : "Russell, je vous aime !" D'accord, on fait comme ça ?
- Alyce : Mais je vous connais à peine...
- Russell : C'est bien ce que je disais. *(Il croise les doigts comme Mitchum dans La Nuit du Chasseur.)* ...Dites-moi, Alyce, vous croyez que ça m'irait des tatouages sur les mains ?

### Scène 9

*Entre Ruthie. Elle porte de minuscules lunettes cerclées d'or, au bout d'une chaîne épinglée sur sa robe violette. Ses doigts sont couverts de bagues en or.*

- Ruthie : Ah ! voilà donc ce fameux Russell Haxby dont Alyce m'a tant parlé ce matin !
- Russell : J'espère bien. Enfin, ça dépend ce qu'elle vous a dit.
- Ruthie : Aucune inquiétude à avoir. Moi, c'est Ruth. Appelez-moi Ruthie. Servez-moi un peu de ça, Russell. *(Il lui sert un verre et le lui tend. Elle l'engloutit et le lui rend pour une resucée. Russell et Alyce se sourient tendrement.)*  
Ah ! Ça va mieux ! Je hais les dimanches. Alyce m'a dit que vous vendez des voitures d'occasion.
- Russell : Tous les jours sauf le dimanche.
- Ruthie : Je n'en ai pas et mon fiancé non plus, alors on doit emprunter celle d'Alyce et, du coup, elle est coincée.
- Alyce : Ce n'est pas que ça me gêne...
- Ruthie : Je sais, je sais mais quand même, c'est pas pratique.
- Alyce : ...surtout que tous les dimanches, je dois aller au cimetière.
- Russell : Tous les dimanches ?
- Alyce : Oui, sur la tombe de Maman. Voilà quatorze mois qu'elle nous a quittées et je n'ai pas manqué un dimanche.

- Russell : Vous y allez toutes les semaines ? Pourquoi ?
- Alyce : Pour la vénérer, voyons. Je l'adorais.
- Russell : Ça frôle le paganisme...
- Ruthie : À propos, Russell, vous, vous êtes un des grands prêtres de la Californie -ce n'est pas de moi, c'est la légende d'un dessin du *Life* à propos des vendeurs de voitures. Vous l'avez vu ?
- Russell : Non, mais c'est bien trouvé.
- Ruthie : Et ça se tient. Tu ne veux pas aller remplir ce shaker, ma puce ? Stanley ne va pas tarder.
- Russell : Eh ! Alyce ! ...un cinquième de vermouth et quatre cinquième de gin.

*Alyce prend le shaker et quitte la pièce.*

### Scène 10

- Russell : Bon, Ruthie, tu veux quoi comme voiture ?
- Ruthie : T'es pas bête, mon salaud !
- Russell : Pas tout à fait.
- Ruthie : Je ne sais pas ce qu'Alyce t'a raconté sur moi et Stanley et je m'en fiche. Mais il n'a pas le sou, sa femme y veille. Crois-moi, j'avais plus d'argent de poche que lui à dix ans.
- Russell : Il pourrait peut-être travailler.
- Ruthie : Non, j'y tiens pas, sa femme non plus d'ailleurs et, lui, encore moins, je t'en fiche mon billet. Il a sa fierté le bougre. Tu l'as aperçu cette nuit ?
- Russell : En coup de vent.

*Elle sort une liasse de billets d'un sac en perles et la lui tend. Il les compte.*

Ruthie : Tiens. Cent, tout rond. Je veux une voiture et je veux qu'elle soit à Stanley. Il peut mettre cent dollars dans une bagnole, mais j'en veux une un peu mieux que ça. Voilà ce qui devrait faire la différence entre une casserole et ce qui s'appelle une auto.

Russell : Ça ira.

*Il empoche l'argent.*

Ruthie : Alors, entendu, Russell ? Tu lui vends une voiture et tu ne lui dis rien de notre petit arrangement.

Russell : Compte sur moi et je le traiterai comme mon propre fils.

### Scène 11

*Alyce entre avec un shaker plein.*

Russell : Je suis venu déclarer mon amour à cette femme.

Ruthie : Comme je vous comprends ! (*Sonnette de la porte sur la rue.*) Cette fois c'est Stanley, j'y vais. (*Elle sort.*)

Alyce : Pourquoi avez-vous dit cela à Ruthie ?

Russell : Parce que. Je l'ai dit et je le redis. Quand elle sera partie, je vous montrerai comment et à quel point je suis amoureux.

*Entrent Ruthie et Stanley.*

Stanley : Vous êtes encore là à ce que je vois.

Russell : Eh oui, la famille s'agrandit dans la joie et la bonne humeur. Un Martini, señor Sinkiewich ?

Stanley : Je ne bois pas et je ne fume pas non plus.

Russell : Vous avez bien raison de veiller à votre santé, Stanley et, pour les beaux yeux de Ruthie, je vais vous faire gagner cinq cents dollars.

Stanley : (*Vers Ruthie.*) C'est quoi ces cinq cents dollars ?

Russell : Vous n'avez qu'à me donner votre numéro de téléphone, señor Sinkiewich.

Stanley : Je ne comprends pas. Comment pouvez-vous me faire gagner cinq cents dollars ?

Russell : Bon Dieu ! donnez-moi votre numéro de téléphone. On ne discute pas avec quelqu'un qui veut vous faire gagner cinq cents dollars.

Stanley : Adams 12 533.

Russell : Je vous appelle dès cette semaine. (*Il note le numéro sur son agenda.*)

Stanley : Mais de quoi s'agit-il ?

Russell : La vente, Ruthie, forcée ou en douceur ?

Stanley : Y'a personne pour me mettre au courant ?

Ruthie : Forcée, forcément. Je t'expliquerai quand tu seras mûr psychologiquement.

Alyce : Tu veux un cocktail, Ruthie ?

Ruthie : Oui... je sais pas... oui, juste un, ça ne me fera pas de mal.

*Alyce sert quatre verres et fait tomber une olive dans chacun. Elle sert Russell en premier.*

Russell : À l'électrification des campagnes !

Ruthie : De tout cœur avec vous !

*Tous boivent sauf Stanley qui se lève.*

Stanley : On y va ! T'as les clefs de la voiture d'Alyce, je t'avais dit de les prendre.

Ruthie : Mais oui. Eh bien, ravie d'avoir fait votre connaissance, Russell.

Russell : Eh oui ! Je vous appelle dans la semaine, Sinkiewich.

*Stanley sort. Ruthie se ressert rapidement un verre qu'elle boit cul sec, le repose et sort.*

## Scène 12

- Russell : Un charmant garçon, ce Stanley...
- Alyce : Vraiment ? Vous trouvez ?
- Russell : Non, pas du tout. Viens t'asseoir, p'tite fille. (*Il tapote le canapé et elle s'exécute.*) Tu vois, Alyce, pour moi les choses sont comme ça : un homme marié, c'est un homme marié pour le meilleur mais aussi pour le pire. Sans doute pour ça que je ne me suis jamais marié. J'aime bien regarder aux alentours et voir ce qui se présente, si tu vois ce que je veux dire... Ça te fait peur un célibataire endurci comme moi ?
- Alyce : Non, pourquoi aurais-je peur ?
- Russell : Parce qu'un type comme moi qui n'a jamais été marié... eh bien, c'est un bel égoïste. Encroûté dans ses habitudes, il ne peut et ne veut pas en changer. Tu me suis ?
- Alyce : Très bien. On ne saurait être plus clair.
- Russell : Je n'ai pas dormi, la nuit dernière. Après t'avoir quittée, je me suis baladé, j'ai marché jusqu'au Golden Gate et je suis revenu à pied jusqu'à ma voiture. Une bonne balade et ça tournait dans ma tête. Une foulditude de pensées, p'tite fille. Je me disais que j'étais fait, complètement accro. Tu vois, quand on est vraiment honnête avec soi-même, tout ce qu'on cherche, c'est une petite femme, tout simplement. Eh bien, j'ai décidé d'être honnête, Alyce. Et t'as toutes les qualités requises.
- Alyce : Je ne me considère pas comme une petite femme toute simple.
- Russell : J'ai dit une petite femme, tout simplement, pas une simplette. Et toi, t'es quasi parfaite, Alyce, t'as toutes les grandes qualités féminines et je t'aime. (*Il toussote.*)
- Alyce : Non, vous ne m'aimez pas. Vous posez vos conditions, si j'ai bien compris.
- Russell : Aucune condition. Mais donne-moi les tiennes puisqu'il paraît que j'ai attaqué.

- Alyce : Je vous en prie, ne jouez pas avec moi, Russell.
- Russell : Je ne joue pas. Tu sais combien d'argent je me fais en moyenne chaque semaine, plus de deux cent cinquante tickets, jamais moins. Mais qu'est-ce que je trouve le soir quand j'ouvre ma porte ? Des moutons de poussières, d'énormes moutons qui roulent partout sans savoir où aller. Tu vois pas que j'ai besoin d'une femme comme toi, chez moi, au lieu de ce troupeau de moutons ?
- Alyce : Je vous en prie, n'en dites pas plus.
- Russell : D'accord. On va y aller progressivement mais t'as raté une occase.
- Alyce : Russell, vous devriez me laisser et m'oublier.
- Russell : Ce n'est pas mon avis. Non seulement, avec vous, le jeu en vaut la chandelle mais, en plus, j'ai misé gros sur ce coup : je me suis engagé, j'ai dit que je vous aimais.
- Alyce : Mais vous n'êtes pas sérieux.
- Russell : Pas sérieux ! Alors, pourquoi vous le dire ?
- Alyce : Je ne sais pas ! Je ne sais pas pourquoi vous dites ces choses et je ne comprends pas la moitié de ce que vous dites. Laissez-moi, cela vaudra mieux. Nous ne devons plus nous revoir, c'est préférable.
- Russell : Mais qu'est-ce que je vous ai fait ? Je vous ai blessée, c'est ça ?
- Alyce : Je vous en prie ! *(Elle se cache la tête dans les mains et se met à pleurer.)*
- Russell : Pourquoi pleurez-vous ?
- Alyce : Pour ce que je vous ai fait.
- Russell : Vous ne m'avez rien fait.
- Alyce : Restons en là, ça vaut mieux, je vous assure.
- Russell : Bon d'accord, je suis un peu brusque parfois mais laissez-moi me rattraper. Je vous emmène dîner demain soir, vous voulez bien ? Dites-moi que vous voulez bien.

- Alyce : Je ne sais pas... (*Elle s'essuie le nez et se tamponne les yeux avec un mouchoir grand comme un timbre poste.*) Je ne sais plus où j'en suis.
- Russell : Eh bien, nous en parlerons demain.
- Alyce : Si vous voulez... Mais ne venez pas à la maison. Retrouvons-nous à mon travail. Chez Miller, vous connaissez ?
- Russell : Oui, oui. (*Il va vers la porte, dubitatif.*) À demain ?
- Alyce : Vous n'êtes pas obligé, si vous n'en avez pas envie.
- Russell : J'en ai envie. À demain. (*Il sort. Le rideau se referme sur Alyce seule et désemparée. Musique : suite et fin de "2nd Decoy Game" du Mandarin Merveilleux.*)

### Scène 13

- Russell : (*Seul à l'avant scène, en imperméable.*) Je me demandais si elle était la femme mystère ou simplement une ravissante idiote. J'ai roulé vers le centre-ville. Je me suis garé et suis entré dans un bar. J'ai commandé un grand gin avec une goutte de bitter. En le sirotant, j'examinais les clients. Mon voisin était à peu près de ma taille. J'ai posé mon verre sur le bar et j'ai pivoté sur les talons. Mon coude l'a atteint juste sous l'œil. Il a levé sa bouteille de bière au dessus de sa tête et mon poing lui est arrivé à la pointe du menton. Il est tombé par terre, étendu pour le compte. Je me sentais un peu mieux mais pas assez. Je suis rentré chez moi et j'ai farfouillé dans mes 33 t. à la recherche de *Roméo et Juliette* de Berlioz. J'ai quatre haut-parleurs fixés aux murs de mon salon et, quand j'ai mis la musique à fond, c'était comme si l'orchestre symphonique était dans la pièce. Je me suis servi un plein verre de gin et je me suis repassé l'ouverture plusieurs fois jusqu'à ce que j'aie fini mon verre. Après ce bain d'émotion, je me sentais enfin tout à fait bien.

(*Apparaît, à Cour, dans la lumière l'Essex.*) Lundi matin. Brouillard. Je suis allé au parc à voitures et j'y ai garé la Buick. Il était tôt. Les drapeaux multicolores et les banderoles accrochées aux câbles pendaient mollement dans la douce moiteur de l'air. Il n'y avait pas de vent et le brouillard était si épais qu'on voyait à peine l'autre bout du parking. Andy était déjà là. C'est notre mécanicien.

## Scène 14

*Andy arrive sur l'avant-scène, en salopette crasseuse.*

- Andy : Alors, Monsieur Haxby, vous avez réussi à trouver votre chemin ?
- Russell : Il m'en faut plus que cela pour me perdre.
- Andy : On devrait appeler des flics en renfort aujourd'hui : si on se fait serrer une voiture, on ne le verra même pas.
- Russell : Eh oui, on serre les prix mais ils en veulent toujours plus. *(Ils rient.)*  
T'as récupéré la Lincoln ?
- Andy : Elle est là-bas.
- Russell : La dame ne t'a pas fait d'histoires ?
- Andy : Elle a dit qu'elle aurait préféré que ce soit vous qui passiez la prendre... *(Ils rient.)*
- Russell : Bon ! Andy, quand t'auras un moment, travaille un peu sur cette vieille Essex.
- Andy : Qui c'est qui va acheter ça ?
- Russell : Je l'ai vendue hier.
- Andy : Vous voulez quoi comme boulot ?
- Russell : Le mieux que tu puisses en tirer. Le moteur est bon et, avec un peu de chance, il tiendra bien deux ou trois ans.
- Andy : Je ferai ce que je peux mais ça sera pas terrible.
- Russell : Eh ! Andy... efface le prix ; au lieu de soixante-quinze, tu mets deux cent cinquante.
- Andy : Deux Cent Cinquante dollars ?
- Russell : T'as bien entendu.
- Andy : Monsieur Haxby, parfois, je me dis que vous n'avez pas de conscience. *(Il sort.)*

### Scène 15

*Tout en parlant, Russell ôte son imper et change de veste et de cravate. Les vêtements de rechange (blazer marine et cravate jaune) sont dans l'Essex, à Cour, et il y laisse ceux qu'il abandonne.*

Russell : Vers deux heures, le soleil a daigné dissiper les nuages pour se laisser voir au dessus de San Francisco. Les affaires ont repris et j'ai fait une bonne journée. Entre autres, j'ai vendu à deux petits cons une bagnole de vingt-cinq tickets, quatre-vingts et j'en ai tapé vingt à la boîte. Y'aurait pas de bobo, on n'en saurait rien. J'ai quitté le boulot en prenant une Lincoln et je suis rentré chez moi. (*L'Essex disparaît.*) Je buvais un coup (crème de cacao, lait concentré et cerises à l'eau-de-vie -eh oui, c'était la misère) quand mes yeux sont tombés sur les *Poèmes Choisis* de T. S. Eliot. J'ai pris le livre sur l'étagère et l'ai feuilleté à la recherche de *Burnt Norton*. J'ai mis sur le tourne-disques *Le Mandarin Merveilleux* de Bartók et j'ai lu *Burnt Norton* à voix haute. C'est vraiment un plaisir pour initié. J'ai lu le poème en entier, puis j'ai éteint la platine. Il m'a fallu quelques minutes de repos. Mon cœur battait comme un gong chinois. Il était plus de huit heures, donc inutile d'aller chercher Alyce chez Miller. Je suis allé direct à son appart. En passant devant sa fenêtre, j'ai vu de la lumière en haut. À cet instant, j'ai senti comme un coup de poing au creux de l'estomac. Un pressentiment, j'en avais l'habitude. Ça m'a fait froid dans le dos, comme quand on se prend un ongle de pied dans une couverture en laine.

## Scène 16

*Le rideau s'ouvre sur l'appartement d'Alyce. Salvatore, assis dans son fauteuil rose chair, regarde un western à la télévision. Alyce, en robe d'intérieur, est à la porte du palier et tente d'empêcher Russell de rentrer.*

Russell : Vous n'êtes pas contente de me voir ?

Alyce : *(En chuchotant.)* Vous ne pouvez pas entrer.

Russell : Je suis déjà entré.

Alyce : Je vous ai dit de ne pas venir ici et de me retrouver chez Miller.

Russell : J'ai travaillé tard.

Alyce : Je vous en prie, partez ! Je passerai demain à votre travail et je vous expliquerai.

Russell : Vaut mieux fermer cette porte, on est en plein courants d'air.  
*(On entend se fermer la porte du palier.)*

Alyce : *(Elle se met en travers de la double porte.)* Je vous en prie, je vous en prie, je vous en prie, Russell, vous ne devez pas entrer !

Russell : Ne vous énervez pas, Alyce ! Je suis navré d'être un peu en retard mais je suis là maintenant. On va boire un verre et dissiper tous ces malentendus !

Alyce : Je ne veux pas de vous ici !

Russell : Pourquoi ?

Alyce : Je vous expliquerai demain. À présent, je ne peux pas.

Russell : C'est tout vous, Alyce : le mystère fait femme.

*Il l'écarte, va jusqu'au fauteuil qu'il contourne et découvre Salvatore qui reste rivé à sa télé. Alyce demeure un moment appuyée au chambranle, avec ce rictus qu'ont les prisonniers devant leurs juges quand on leur demande s'ils ont quelque chose à ajouter avant la sentence. Elle s'éloigne de la porte et, la tête un poil trop haute :*

Alyce : Monsieur Haxby, j'aimerais vous présenter mon mari, Monsieur Salvatore Vitale. Salvatore, Monsieur Haxby.

- Russell : ...Enchanté.
- Alyce : Monsieur Haxby est agent immobilier, je t'en ai déjà parlé.
- Salvatore : Je regarde la télévision.
- Russell : C'est super.
- Salvatore : Salvatore aime bien la télévision.
- Russell : C'est super.
- Salvatore : *(Il se dresse et hurle :)* Alors tu t'écartes de ma télévision !!!
- Russell : Oui, c'est super.

*Il interroge Alyce du regard. Elle lui fait un signe et va à l'autre bout de la pièce. Il la suit. Salvatore s'est replongé dans son feuilleton.*

- Russell : Pensez pouvoir vous en tirer combien de temps comme ça ?
- Alyce : Je ne sais pas...
- Russell : Vous vous êtes bien foutue de moi !
- Alyce : Je suis désolée.
- Russell : Vous êtes désolée, ça arrange tout, j'imagine.
- Alyce : Mais non, vous ne comprenez pas. Il est malade, très malade.
- Russell : Moi aussi, j'ai la nausée.
- Alyce : Je ne me sens pas très bien non plus, croyez-moi.
- Russell : Je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. *(Il va pour partir.)*
- Alyce : *(Elle lui barre le passage.)* Je vous en prie, Russell. Laissez-moi m'expliquer. Je vais coucher Salvatore et puis nous discuterons.
- Russell : Si vous croyez qu'il va accepter. Il a l'air très passionné par Hopalong Cassidy.
- Alyce : Je vais le mettre au lit. Salvatore, il est temps que tu ailles te coucher. *(Elle éteint la télé.)*

- Salvatore : Oh ! non !
- Alyce : Tu ne veux pas me mettre dans l'embarras ?
- Salvatore : Mais...
- Alyce : Monsieur Haxby et moi, nous avons à parler. Donc, tu dois aller dans ta chambre.
- Salvatore : Tu m'accompagnes.
- Alyce : Monsieur Haxby n'a guère le temps... Sois raisonnable.
- Salvatore : Attends ! Je trouve pas mes pantoufles.
- Alyce : Ah ! ne commence pas ! Elles sont sous ton nez.
- Salvatore : J'en ai quand même besoin de mes pantoufles...

*Il sort en traînant les pieds, puis on entend se fermer la porte de sa chambre. Alyce et Russell se regardent et éclatent de rire.*

### Scène 17

- Alyce : *(Elle retrouve son calme et ferme soigneusement la double porte.)* Je suis désolée, Russell, sincèrement, vraiment désolée. Hier, j'ai failli vous parler de Salvatore mais le courage m'a manqué.
- Russell : J'aurais dû être au courant dès la première nuit. Il était ici quand vous m'avez invité, non ?
- Alyce : Il était au lit et, une fois endormi, il dort comme une souche.
- Russell : C'est quand même à cause de lui que vous m'avez demandé de ne pas faire trop de bruit ?
- Alyce : Pour une fois dans ma vie -la première- que je me permets de prendre un peu de bon temps... je n'ai pas de chance !
- Russell : Il est comme ça depuis longtemps ?
- Alyce : Bientôt quatre ans.

- Russell : Comment est-ce arrivé ?
- Alyce : Un soir, après dîner, il s'est assis dans ce fauteuil et il n'en a plus bougé pendant vingt-quatre heures.
- Russell : À regarder la télévision ?
- Alyce : Non, il était là, assis, hagard, avec une espèce de regard vague et pas moyen de le faire bouger. Même pas moyen de lui tirer un mot. Rien. J'ai fait venir le docteur, il nous a dit que Salvatore était simplement très fatigué, qu'il avait besoin de repos et puis il est parti. Mais son état n'a fait qu'empirer, d'autant qu'il refusait même de s'alimenter. J'ai fini par appeler une ambulance pour l'hospitaliser. Des tas de médecins se sont penchés en vain sur son cas. Finalement, on lui a fait un test sanguin et on a trouvé : Paralyse cérébrale évolutive due à la présence de tréponèmes.
- Russell : La syphilis ?
- Alyce : À un stade avancé. Les docteurs ont dit qu'elle remontait au moins à dix ans. C'était trop tard. Il n'y avait pratiquement plus rien à faire. Nous avions dix mille dollars à la banque et tout s'est envolé en spécialistes et en traitements. Ils m'ont tous conseillé de le faire interner dans un asile mais je ne pouvais pas. J'étais incapable d'aller au tribunal pour dire : "mon mari est fou". On m'a indiqué une maison de repos au Canada qui a bien voulu s'en charger. Ça n'a pas été facile -et nous avons dû tout sacrifier- mais j'y suis arrivée ! Six mois durant, il ne savait pas qui j'étais.
- Russell : Vous alliez le voir au Canada ?
- Alyce : Tous les dimanches, avec Maman, on prenait l'avion à six heures du matin et on rentrait tard dans la nuit. Quand il m'a enfin reconnue, je l'ai ramené à la maison et, petit à petit, il a fait des progrès. À présent, il est capable de travailler -sa paye est la bienvenue- et il commence à reconnaître quelques mots dans le journal...
- Russell : Ça n'a pas dû être facile.
- Alyce : Au début, j'étais tellement gourde. Je cherchais un emploi et je ne savais rien faire. À présent, j'ai quand même un bon travail.
- Russell : Qui s'occupe de lui quand vous travaillez ?

- Alyce : Maman a pris soin de lui jusqu'à sa mort. Après, j'ai dû emménager en ville et j'ai demandé à Ruthie de venir vivre avec moi. Et, depuis quelque temps, il est plus autonome mais je dois encore lui préparer ses repas. Je déteste faire à manger !
- Russell : T'en fais pas p'tite fille, je vais t'arranger ça.
- Alyce : Non, Russell, on ne peut rien arranger. C'est sans espoir. Quand je vous ai dit que je n'étais sortie avec personne, pas même en amis, c'était la vérité, je vous jure. Et c'est à cause de Salvatore. Chez Miller, même le patron ignore que je suis mariée et, bien des fois, on m'a proposé de sortir. Les caissières sont des proies faciles, non ? Mais, là-bas, je passe pour une vieille fille qui a peur des hommes.
- Russell : Pourquoi tu ne l'envoies pas à l'asile ? C'est pas fait pour les chiens. D'ailleurs, ce n'est pas toi qui l'enverras. C'est le juge qui prononcera l'internement.
- Alyce : Non, je ne l'enverrai pas ! Déjà qu'il supportait mal la maison de repos et, pourtant, c'était un endroit superbe. À l'asile, c'est sûr, il va régresser. Il a besoin d'un foyer, de stabilité, d'un endroit où il se sente chez lui.
- Russell : T'es pas docteur. Qu'est-ce que t'en sais ?
- Alyce : Il a fait de tels progrès, Russell. (*Elle rit.*) Sérieusement, vous l'auriez vu au début, quand je l'ai ramené à la maison ! On aurait dit un sauvage qui débarquait.
- Russell : Tu l'aimes tant que ça ?
- Alyce : Moi, l'aimer ? Je le déteste. Je ne l'ai jamais aimé. Mais, à présent, je le hais.
- Russell : Vraiment ? Mais comment t'as pu épouser ce vieux machin ? Il a au moins vingt ans de plus que toi.
- Alyce : C'était un ami de mon père. C'est une histoire triste et banale. J'étais tout le temps avec Maman. Maman ne me laissait jamais sortir seule. Quand Papa est mort, j'allais encore à l'école. Salvatore avait alors une grosse situation à la Cie. Maritime Pittman -dire qu'il y travaille actuellement, comme simple manœuvre à un dollar quarante-cinq de l'heure- et il a pris l'habitude de venir chez nous, apparemment pour voir Maman. Il lui avait confié cet immeuble à gérer -on a dû le vendre pour payer

la maison de repos- bref, le parfait ami de la famille. En fait, il attendait que je grandisse. Mais Maman ne voyait rien, elle avait tant à faire avec son nouveau travail qui nous était indispensable, vue la maigre assurance vie de Papa. À chacune de ses visites, Salvatore m'apportait des cadeaux ; il m'emmenait au cinéma, il me laissait conduire sa voiture, il m'achetait tout ce que je voulais et, petit à petit, il s'est mis à me donner de l'argent, d'abord des broutilles -je les ai acceptées sans en parler à Maman- et puis des sommes de plus en plus importantes. Et, un jour, une semaine après la sortie du Lycée, il m'a demandé de l'épouser. Je lui devais tant. Comment refuser ?

Russell : Parce que tu couchais avec lui ?

Alyce : Bien sûr que non ! J'étais tout à fait innocente, j'avais à peine dix-huit ans et je croyais que se marier, cela signifiait seulement avoir un homme à la maison, comme un nouveau Papa. Je n'ai d'ailleurs pas compris pourquoi il refusait que Maman vienne avec nous à Reno. Mais quand, le soir du mariage, j'ai compris ce qu'il attendait de moi, je suis devenue hystérique Et il a fallu faire venir un docteur pour que je me calme.

Russell : Y'a mieux comme lune de miel !

Alyce : Ne vous moquez pas ! C'était horrible ! On est rentré dès le lendemain et Maman m'a alors appris ce que j'aurais dû savoir.

Russell : Attends, Alyce, tu veux me faire croire qu'en allant au lycée à San Francisco, tu étais innocente à ce point ?

Alyce : Maman ne m'avait rien dit et je n'avais pas de bonne copine pour m'informer. Mais on ne pourrait pas parler d'autre chose ?

Russell : Je trouve ça marrant.

Alyce : Ce n'était pas *marrant* ! En fait, il ne m'a plus touchée pendant un an mais il n'arrêtait pas de me rapporter des livres sur la question et il me forçait à les lire. Je ne m'en sortais plus.

Russell : Et tu as fini par résoudre le problème ?

Alyce : Vous devenez très indiscret.

- Russell : Je suis l'indiscrétion crachée.
- Alyce : Je vous en ai déjà trop dit, autant tout vous raconter. De toutes façons, je ne vous reverrai plus. Je l'avais épousé parce que je lui devais beaucoup et c'était mon devoir d'épouse. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai proposé un programme.... Vous trouvez cela inconcevable ?
- Russell : Tu lui as proposé un programme... et tu me demandes si je trouve ça inconcevable ? Mais je n'ai jamais rien entendu de si épatant ! C'est tellement logique, tellement américain. On nous programme dès l'école, au collège on est déjà sur carte perforée, on se marie par ordinateur, on planifie sa carrière en programmant tous les échelons jusqu'à l'ultime sinécure : la retraite programmée. Alors pourquoi ne pas programmer sa vie sexuelle ? Mais il l'a pris comment, lui ?
- Alyce : Au bout de quelques semaines, il m'a dit d'arrêter avec mon fichu programme.
- Russell : Ça ne m'étonne pas.
- Alyce : Pourquoi ? J'essayais d'être équitable, j'accomplissais mon devoir et je faisais preuve de bonne volonté, il aurait pu faire un effort.
- Russell : Ben voyons, demandez le programme !
- Alyce : Vous devenez grossier et même méchant.
- Russell : Quoi ? Moi, je suis le méchant et, toi, tu es la gentille qui recueille les matous abandonnés et gentiment les boucle en cage. Ça, tu les nourris bien et tu les chouchoutes. C'est comme ce bon vieux Salvatore, tu programmes son amour, tu en fixes le terme -une fois la dette épongée, selon ton estimation, il peut faire ceinture- mais quand il tombe malade, tu l'expédies à la clinique, comme ton petit chien Spiky qui n'a plus de pattes avant...
- Alyce : Vous feriez mieux de vous en aller.
- Russell : Non, je ne vais nulle part. (*Il marche de long en large.*) Je me pointe dans un dancing, sans arrière-pensées, juste histoire de tuer le temps, et tu m'apparais : La Femme dans toute sa complexité. On ne voyait que toi, dans ton tailleur, tu étais d'un autre monde, toutes les femmes en étaient quelconques et je me suis dit : "elle est venue pour moi". Mais dans quel pataquès j'ai été me fourrer...

- Alyce : Vous ne vous êtes *fourré* nulle part. Vous allez passer cette porte et tout sera terminé. Moi, je ne peux pas me sauver.
- Russell : Tss... tss..., je vais rester, je me sens bien ici. Et je te sens bien, Alyce. Je mise sur toi. Je te l'ai déjà dit, je suis amoureux.
- Alyce : Mais c'est impossible !
- Russell : Quand j'y repense... ta mère m'étonne quand même un peu...
- Silence.*
- Alyce : Ne dites rien sur ma mère, c'était une sainte.
- Russell : Ben voyons, je pense bien... (*Silence.*) Et, Salvatore, c'est un saint, lui aussi.
- Alyce : Je n'aurais rien dû vous raconter. Surtout, je vous en prie, Russell, ne parlez jamais à personne de Salvatore !
- Russell : Ça veut dire quoi "parler"?
- Alyce : Cela veut dire : pas un mot à qui que ce soit. Si mon patron apprend que je suis mariée, je perds mon emploi.
- Russell : Tu ne sais vraiment plus où tu en es, p'tite fille. Mais je dirai rien à personne. Tu n'as pas confiance ? Je suis pourtant le type le plus droit que tu aies jamais rencontré.
- Alyce : Je... je... je ne sais pas... tout est si embrouillé... Je suis seule, si seule... et j'ai tellement envie d'être avec toi... (*elle se met à sangloter.*)
- Russell : (*Il met ses bras autour de ses épaules et l'amène au canapé.*) Non, pour l'amour de Dieu, ne pleure pas. (*Il l'embrasse très délicatement sur les joues, sur les lèvres, tout en lui caressant les jambes. Pour la première fois Alyce lui rend son baiser.*) Pleure pas, je vais t'arranger ça.
- Alyce : Il n'y a pas moyen !
- Russell : Mais si. Attends seulement que cet habile cerveau se mette en marche. Je vais bien trouver quelque chose.
- Alyce : Je t'aime, Russell.
- Russell : Moi aussi... et, rappelle-toi, l'amour est le plus fort.

Alyce : *L'amour est le plus fort, je m'en souviendrai...*

Russell : Où est Ruthie ?

Alyce : Chez une malade. Elle ne rentre que demain matin. Pourquoi ?

*Il regarde Alyce, à moitié assise, à moitié allongée sur le canapé, dans sa robe d'intérieur avec une fermeture à glissière devant. Son corps se dessine nettement sous l'étoffe. La lumière de la chambre de Salvatore s'allume.*

Russell : Pour rien. Je passerai te prendre chez Miller demain soir... d'accord ?

Alyce : Oh ! hhhoui ! *(Il la relève pour l'embrasser. Elle se crispe à nouveau, il coupe court au baiser et va pour partir quand elle lui tend la main pour une solennelle poignée de main.)* Bonne nuit, mon amour.

*La pénombre tombe sur le salon et un écran de fumée tient lieu de rideau. Russell, interloqué, passe à l'avant-scène. Musique : "Roméo au tombeau des Capulets" de Roméo et Juliette" de Berlioz.*

### Scène 18

Russell : J'ai traîné en ville à bord de la Lincoln, l'esprit préoccupé. Je conduisais comme un somnambule. Quand je suis enfin rentré, je me suis jeté sur mon *Essai autour d'Ulysse*. Il y avait longtemps que je n'avais rien écrit. J'ai travaillé une heure à transcrire les mots archaïques de Joyce en langage courant. Je fais cela depuis des années pour me détendre et j'ai déjà accumulé une bonne pile de feuillets. Un jour, j'écrirai un livre qui dépeindra ma méthode et j'utiliserai ma nouvelle version en annexe. C'est une idée lumineuse et qui peut rapporter. Et je mettrai ainsi un grand livre à la portée de tout un chacun. J'ai achevé un chapitre et j'ai balancé le bouquin à travers la pièce. Joyce est si foutrement habile que ses mots s'insinuent, sinueux et ondoyants, dans votre conscience et s'y lovent pour s'y enraciner comme des serpents. *(Fin de la musique.)* Je me suis décontracté en cherchant un moyen de me débarrasser de Salvatore. Le salaud ! Un salaud vérolé qui épouse une innocente jeune fille.

*Il bondit en coulisse, à Cour, et revient avec un téléphone et, à la main le papier sur lequel Alyce a noté son numéro. Il le compose.*

## Scène 19

*La sonnerie retentit dans l'appartement d'Alyce qui allume l'entrée et décroche. Elle est en chemise.*

- Russell : Alyce, c'est Russell.
- Alyce : Je dormais.
- Russell : Ecoute... est-ce que tu... est-ce que tu sais si... Je veux dire : tu as fait des analyses quand tu as su pour Salvatore ?
- Alyce : Tu veux dire... si j'ai quoi que ce soit ?
- Russell : Oui, bien sûr, c'est ce que je veux dire.
- Alyce : Tu es mignon d'y avoir pensé, Russell.
- Russell : Oui... Eh bien ?
- Alyce : Non, je ne sais pas pourquoi mais je n'ai rien. Et j'ai passé tous les tests possibles et imaginables.
- Russell : Pourquoi vous n'avez pas fait ces tests avant de vous marier ? C'est pourtant obligatoire.
- Alyce : Je sais mais j'ai trouvé plus romantique d'aller nous marier à Reno et, là-bas, ils n'exigent pas de tests.
- Russell : C'est bon. Navré de t'avoir réveillée mais il fallait que je sache.
- Alyce : C'était gentil de ta part de m'appeler.
- Russell : Non, pas du tout. Je t'aime, voilà pourquoi je l'ai fait.
- Alyce : Moi aussi, je t'aime.
- Russell : Et Salvatore, où dort-il ?
- Alyce : Dans la chambre qui est derrière la mienne. Pourquoi ? Tu ne t'imaginais quand même pas...
- Russell : C'était juste une question, sans plus.

Alyce : Il dort dans la chambre qui est derrière la mienne et je ferme sa porte à clefs, dès qu'il est allé se coucher.

Russell : Il ne peut pas sortir ?

Alyce : Non, tant que je n'ai pas rouvert la porte.

Russell : Bon, navré de t'avoir réveillée. Retourne au lit et à demain.

Alyce : Bonne nuit, chéri.

*Elle raccroche et retourne vers sa chambre après avoir éteint l'entrée. Il réfléchit un moment puis compose un autre numéro.*

Russell : Salut Diane, c'est Russell Haxby, tu fais quelque chose, là maintenant ?

*Il sort dans le noir et le rideau se referme tandis qu'éclate l'ouverture de Roméo et Juliette de Berlioz.*

*C'est éventuellement là que se situe l'entracte.*

## Scène 20

*À nouveau l'ouverture de Roméo et Juliette de Berlioz si l'entracte a eu lieu.*

*On retrouve Russell, costume de tweed et cravate rayée vert et or, à l'avant-scène Cour.*

Russell : Le lendemain matin, j'ai déclenché les délicats rouages de mon habile cerveau. Il fallait faire quelque chose pour ce Salvatore. Sa place était à l'asile. Il ne devait plus courir dans les rues de San Francisco et me bousiller l'amour de ma vie. Muni de ma carte de vétérans, j'allais au centre-ville. La Cie. Maritime Pittman était au septième étage du Lazrus Building. La déco était classieuse, la moquette épaisse et les magazines sur les tables récents. Une blonde platinée, tout en s'occupant de son standard, m'a adressé un sourire. J'ai demandé à voir le directeur, de la part du président du Comité Anti-Subversion des Vétérans. Je n'ai pas attendu longtemps. *(Il va à Jardin.)*

## Scène 21

*La lumière révèle à Jardin un bureau dont l'occupant se lève et tend la main à Russell.*

Russell : Russell Haxby.

Callahan : Asseyez-vous, Monsieur Haxby. Vous êtes du Comité Anti-Subversion des Vétérans, c'est bien ça ?

Russell : *(Il montre rapidement sa carte.)* J'en suis le président. Je sais que vous êtes un homme occupé, je ne voudrais pas vous prendre trop de temps mais c'est un sujet d'une importance capitale pour vous et, je peux même dire pour la nation.

Callahan : Oui ?

Russell : Il s'agit d'un de vos employés.

Callahan : Un employé de chez Pittman ?

Russell : Affirmatif. Un certain Salvatore Vitale.

Callahan : Ah ! oui, je vois tout à fait. Un cas bien triste. Il occupait autrefois un poste très élevé dans la Cie.

Russell : Nous savons cela. Nous savons aussi qu'il a adhéré au Parti Communiste en 1937.

Callahan : Salvatore Vitale ?

Russell : Affirmatif. Nous ne pensons pas que vous soyez au courant.

Callahan : Mais je connais Vitale depuis des années. Vous avez quoi que ce soit, comme preuve matérielle ?

Russell : Malheureusement, nous n'en avons pas. *(Avec un sourire forcé et triste.)* C'est toujours pareil avec ces cocos-là. Il est pratiquement impossible de les identifier. Nous avons réuni des bribes d'informations, un détail par ci, un détail par là, etc... mais, quant à obtenir ce que vous appelez une preuve matérielle, là, nous tombons sur un os. Nos lois, Monsieur Callahan, ont été établies pour protéger l'innocent. Mais elles protègent aussi le coupable. *(Il hoche la tête.)* Je voudrais pouvoir vous montrer nos dossiers, Monsieur Callahan. Sapristi ! Ça vous ouvrirait les yeux. Tout ce

que je peux dire, c'est que nous avons plusieurs indices qui convergent autour de Vitale, à partir de 1937. Je ne suis pas un représentant officiel du gouvernement. Je suis un vétéran et tout ce que les vétérans peuvent faire, c'est d'attirer l'attention des employeurs sur certains détails dont nous avons été informés. C'est le moins que puisse faire une association de bons citoyens. Si vous souhaitez garder Monsieur Vitale comme employé, maintenant que vous savez ce que je vous ai dit... oui, ça vous regarde, vous et personne d'autre. (*Il se lève.*)

Callahan : Vous ne me donnez pas grand-chose de tangible, Monsieur Haxby.

Russell : Eux non plus, Monsieur Callahan. (*Il le regarde dans les yeux, pivote sur les talons et sort.*)

Callahan : Mademoiselle, un verre d'eau, s'il vous plaît.

*Noir. Musique ; "Bruits lointains de concert et de bal" de Roméo et Juliette de Berlioz.*

*On entend la voix de Russell qui lit un passage d'Ulysse de Joyce et la transcription qu'il en a faite : Sous l'influence du flux, il voyait les algues convulsées s'élever avec langueur, balancer des bras qui éludent quand leurs cotillons elles troussent, balancer dans l'eau chuchotante, et lever de timides frondes d'argent. / Sous l'effet de la marée, il voyait les algues tordues se lever mollement, balancer leurs bras en les tournant comme si elles remontaient leur jupon, se balancer dans l'eau qui murmure et soulever de petits lance-pierres en argent.*

## Scène 22

*Le rideau s'ouvre sur le salon d'Alyce en fin d'après-midi. Elle accueille à la porte, Russell en pardessus.*

Alyce : Merci d'être venu tout de suite. C'est épouvantable, Russell ! Et Ruthie qui n'est pas là !

Russell : Attends, calme-toi. Je t'ai apporté un petit remontant. (*Il sort une bouteille d'un sac en papier.*) Salvatore est dans les parages ?

Alyce : Dans sa chambre. Il était tellement énervé. J'ai dû lui donner du sirop de Phénergan.

Russell : (*Il lui tend un verre.*) Tiens, ça, c'est pas du sirop.

Alyce : C'est quoi ?

- Russell : Bois-le, tu verras. Mais dis-moi, tu avais l'air complètement affolé au téléphone.
- Alyce : (*Elle boit une gorgée.*) Hum ! C'est bon ! Voilà. Je suis rentrée ce soir et j'ai trouvé Salvatore tout seul, assis au salon, toutes lumières éteintes, et il braillait comme un bébé.
- Russell : Comment ça, il pleurait ?
- Alyce : Comme un gosse, ça m'a bouleversée. Ces temps-ci, il faisait de tels progrès. Son contremaître était si content de lui.
- Russell : Qu'est-ce qu'il s'est passé ?
- Alyce : Je n'arrive pas à comprendre. D'abord, je n'ai pas pu tirer un mot de Salvatore. Et puis, il m'a tendu sa feuille de paye avec le chèque. Ça m'a étonné, je m'étais arrangée avec la Cie. pour qu'ils établissent les chèques à mon nom et qu'ils me les envoient par la poste, de peur qu'il ne les perde sur le chemin du retour, tu comprends.
- Russell : Je ne savais pas qu'on pouvait faire ça.
- Alyce : Moi non plus mais je suis allée leur parler et on s'est arrangé comme ça. Mais ce chèque-là était établi au nom de Salvatore et il y avait marqué *solde de tout compte*. Il y avait l'argent de sa semaine, plus celui d'une quinzaine.
- Russell : Ben, ils l'ont renvoyé, c'est tout.
- Alyce : Je sais mais pourquoi ?
- Russell : Tu n'as pas appelé pour demander ?
- Alyce : J'ai appelé. J'ai eu le contremaître et il m'a dit qu'il n'avait pas le droit de me parler. Il m'a dit qu'il était désolé mais il a ajouté qu'il ne voulait pas que Salvatore revienne, sous aucun prétexte.
- Russell : C'est curieux. Peut-être que Salvatore a eu une crise et qu'il s'est battu ?
- Alyce : Oui, je sais, on s'amuse à exciter les gens comme lui. Mais le contremaître n'a rien voulu me dire.

- Russell : C'est vraiment bizarre. *(Il vide son verre d'un coup pour ne pas éclater de rire. Des larmes jaillissent dans les yeux d'Alyce, mais elle les refoule aussitôt. Elle boit son verre à petites gorgées. Il allume deux cigarettes et lui en passe une.)* Allons, Alyce, remets-toi. Ce n'est pas si grave. Il a dû se montrer insolent ou on s'est plaint d'avoir à travailler avec lui. C'est quelque chose comme ça, pas de quoi s'inquiéter.
- Alyce : Je m'en fiche. Je veux dire, ce qui m'inquiète, c'est que je ne sais pas ce que je vais faire de Salvatore.
- Russell : Il y a d'autres boulots.
- Alyce : Tu ne comprends pas, Russell. Il est malade et il a besoin de stabilité. De faire la même chose tous les jours, de retrouver les mêmes choses à la même place. Maintenant, je vais être au travail et, lui, à traîner dans l'appartement sans personne pour le surveiller. Je ne sais pas quoi faire.
- Russell : Et Ruthie ?
- Alyce : Elle n'a aucune patience avec lui. Ils se chamaillent tout le temps et il refuse de lui obéir... quel gâchis !
- Silence.*
- Russell : Il y a une chose plus importante pour moi, Alyce. C'est nous !
- Alyce : Oui, nous ! Voilà que je t'assomme avec tous mes problèmes. Ça ne doit pas me rendre très attirante, n'est-ce pas ? Mais, je t'en prie, essaie de me comprendre, mets-toi à ma place.
- Russell : Je te comprends tout à fait et je te trouve très charitable.
- Alyce : Ne dis pas ça. Je ne suis pas charitable, je suis prise au piège. Et je dois m'en tirer toute seule.
- Russell : Je vais t'aider à t'en sortir. Tu vois, Alyce, toute ta vie n'est que mensonge. Tu ne peux pas continuer ainsi, tu sais... Tu as besoin de mener une vie normale. *(Théâtral.)* Vous avez devant vous une jeune femme qui déverse toute la tendresse qui m'est due sur trois chats, un chien et un barjo !
- Alyce : *(Elle rit.)* C'est comme ça que tu résumes la situation ! Tu avais déjà rencontré une femme comme moi, Russell ?
- Russell : Franchement, non.

Alyce : Et tu crois que tu pourras me supporter ?

Russell : C'est facile de te supporter. Tu sais pourquoi ? Parce que je t'aime.

*Il toussote. Alyce se met à sangloter. Il lui tend son mouchoir. Elle se tamponne les yeux et se mouche en renflant avec distinction.*

Alyce : Mon amour, mon amour ! La vie est tout de même presque enchantée, non ?

Russell : Bien sûr. Tu connais les lettres de Van Gogh ?  
(*Il ressert deux verres.*)

Alyce : Non. Pourquoi ?

Russell : *La vie est tout de même presque enchantée...*

Alyce : C'est de lui ?

*Il acquiesce.*

Russell : *Il y a partout du souffre là que tape le soleil.* Il aimait la vie au grand air, le Van Gogh. À nous !

Alyce : À nous !

*Ils vident leurs verres. Il les remplit à nouveau.*

Russell : À nous !

Alyce : Je ne préfère pas. Il va falloir que je m'occupe de Salvatore et des chats.

Russell : Avale-le. Il est servi.

Alyce : Tu le boiras, mon amour. Franchement, je ne préfère pas. Tu manges avec nous ?

Russell : Avec qui ? Euh ! non merci, je ne peux pas.  
(*Il boit les deux verres en portant un toast.*) Au pauvre Vincent ! et au grand air ! Mais, j'y pense... J'ai une tante à Sausalito qui a une maison dont elle loue quelques chambres. Y a un grand terrain avec plein de pelouse à tondre et un grand jardin derrière. Elle a besoin d'un homme à tout faire. Elle est prête à le payer cinquante dollars par mois, nourri, logé. C'est l'idéal !

Alyce : Non, non, ça ne marchera pas, Russell. Salvatore ne voudra pas quitter la maison et...

Russell : Voilà ce qui cloche foutrement avec lui : ce qu'il veut et ce qu'il ne veut pas. Dorénavant, tu laisses faire Papa Russell, compris ? J'appelle ma tante immédiatement.

*Il va dans l'entrée, prend le téléphone et compose un numéro.*

Alyce : Non, Russell ! Attends ! Pas de précipitation, c'est trop important. Il faut prendre des précautions avec Salvatore.

Russell : T'en fais pas pour lui, ma belle. Je t'ai dit que je m'occupais de tout, je m'en occupe. ...Allo ! tante Clara ! C'est ton neveu préféré... ...Va faire ses bagages, je l'embarque immédiatement.

*Le rideau tombe derrière l'écran de fumée. Noir. On entend l'ouverture du Mandarin Merveilleux de Bartók, accompagné par Russell qui beugle le début de Burnt Norton de T. S. Eliot, en anglais.*

### Scène 23

*La lumière monte à Cour où nous redécouvrons l'Essex, dans laquelle Russell, costume rayé gris et cravate bleu et or, attend en écoutant la radio qui diffuse la musique susnommée. Sur le pare-brise, on lit en grosses lettres blanches manuscrites : 250 \$. Arrive Stanley. Russell coupe la radio.*

Russell : Alors, Stanley, on a fini par se décider, hein ?

Stanley : Salut, Monsieur Haxby. Pour vous dire la vérité, ça fait longtemps que je projette d'acheter une voiture d'occasion. Mais je remettais ça à plus tard.

Russell : C'est maintenant qu'il faut acheter. Dans un mois, ça va devenir astronomique. Le gouvernement, vous savez...

Stanley : C'est ce que je me suis dit.

Russell : Et vous vous êtes bien dit. Quand Ruthie m'a appris que vous cherchiez une voiture, le matin suivant, je suis descendu ici vous en mettre une de côté. Hier, j'aurais pu la vendre deux fois.

Stanley : Elle m'a dit que vous me feriez un bon prix.

- Russell : Les amis sont faits pour ça.
- Stanley: On le dit, mais les affaires sont les affaires.
- Russell : *(À voix basse.)* Cette affaire n'est pas la mienne. J'y travaille, c'est tout. Ça ne sort pas de ma poche. *(Il lui fait un clin d'œil et lui donne une bourrade dans les côtes.)*
- Stanley : *(En riant.)* Je vois ce que vous voulez dire. C'est quoi, comme bagnole ?
- Russell : Celle-ci.
- Stanley : *(Il voit le prix et secoue la tête.)* Impossible, Monsieur Haxby. Trop cher pour moi.
- Russell : *(Regarde attentivement tout autour puis efface le cinq.)* Et voilà, Stanley. Deux Cents... Et tant que j'y suis, au diable ma commission ! Donnez-moi cent quatre-vingts et vous partez avec.
- Stanley : C'est un bon achat ?
- Russell : Et comment !
- Stanley : D'accord, je l'achète.

*Il sort de son pantalon un porte-monnaie d'un autre âge et l'ouvre. Il est bourré de billets de dix et de vingt. Stanley compte cent quatre-vingts dollars et les tend à Russell qui les empoche. Stanley se met au volant, heureux comme un gamin de six ans avec un train électrique.*

- Russell : Faut d'abord que vous alliez faire les papiers. Après, je vous montrerai comment la démarrer.
- Stanley : Russell, je voudrais que vous me rendiez un service. Si Ruthie vous demande combien j'ai payé cette voiture, j'aimerais que vous lui disiez cent dollars.
- Russell : Pourquoi ?
- Stanley : Rendez-moi ce service.
- Russell : Mais oui. Pourquoi pas ?

- Stanley : Je vous en serais reconnaissant, vous me rendrez service et je vous le revaudrai.
- Russell : Tout le plaisir est pour moi.
- Stanley : Un soir, faudra qu'on aille au resto tous les quatre. Vous serez mon invité, bien sûr.
- Russell : Pourquoi pas ?
- Stanley : Paraît qu'Alyce s'est enfin débarrassée de l'autre abruti... Au moins, on ne l'aura plus dans les pattes. (*Circonspect.*) Vous êtes au courant pour l'abruti ?
- Russell : Oui, oui.
- Stanley : J'ai eu peur d'avoir vendu la mèche.
- Russell : Ne vous en faites pas, je suis parfaitement au courant : il travaille maintenant, à Sausalito, chez ma tante Clara...

*Noir. Orage et pluie diluvienne.*

## Scène 24

*Le rideau s'ouvre sur l'appartement d'Alyce, dans la nuit du même jour. La pluie tombe sans arrêt. Alyce, Ruthie, Salvatore et un agent de police sont en scène. Le policier est assis au bord du canapé. Il tient une tasse sur une soucoupe en équilibre sur ses genoux. Son ciré, encore mouillé, sa casquette et sa matraque sont empilés sur le bras du canapé. Sur la table basse, la cafetière, du sucre, des tasses et des petites cuillères. Ruthie trône sur le canapé en robe de chambre et pantoufles. Salvatore est dans son fauteuil rose chair. Il ruisselle comme s'il venait de sortir des eaux de la baie. Sa chemise est trempée et ses longs cheveux mouillés pendent sur son front. Il ne bouge ni la tête ni les yeux ; il regarde dans le vague vers le mur, le visage inexpressif. Salvatore tient son téléviseur sur les genoux -il s'y cramponne- et l'a enveloppé de sa veste de manœuvre en cuir noir, Alyce est à côté de la "fenêtre", elle regarde au dehors et porte une robe de chambre et des pantoufles. Le ton de sa voix est exaspéré.*

- Alyce : Salvatore... Salvatore... Pourquoi tu ne vas pas te changer dans ta chambre ? Tu vas attraper froid. Salvatore, tu m'entends, Salvatore ? (*Elle retourne près de la "fenêtre" et regarde au-dehors.*)

*Salvatore ne la regarde pas, ne réagit pas à sa présence.*

- Alyce : Mais que fait Russell ?
- Ruthie : Laisse-lui le temps, tout de même.
- Alyce : Il a dit : "tout de suite".
- Ruthie : Le pauvre, faut bien qu'il s'habille. Ces messieurs ne sont pas très rapides quand on les tire du lit, crois-moi.
- Alyce : Inutile d'attendre, Monsieur l'agent. Mon ami va arriver.
- Le Policier : Oh ! Tout va bien, M'dame. Je peux attendre, ça fait partie du boulot. Et je ne me sens pas de vous laisser seules, sans homme. J'm'excuse mais votre mari s'est débattu comme un enragé quand on a essayé de le débarrasser de sa télé. Et il est fort comme un bœuf.
- Alyce : Salvatore ne ferait pas de mal à une mouche.
- Le Policier : Oui, M'dame, mais j' reste encore un peu, si ça vous fait rien. (*À Ruthie.*) Vous savez, au début j'ai cru qu'il était saoul ou... vous voyez... Mais quand j'ai vu que c'était Monsieur Vitale, j' l'ai ramené chez lui au lieu de le fourrer au bloc.
- Ruthie : On vous en sait gré, Monsieur l'agent. Il est un peu... (*Elle se tapote la tempe de l'index.*)
- Le Policier : J' comprends. Quand j' pense qu'il était directeur chez Pittman...
- Ruthie : Vous voulez encore du café ?
- Le Policier : J' dis pas non. Il est vachement bon pour du café filtre. Le café filtre, quand on le fait bien, c'est aussi bon que le perco. (*Ruthie lui remplit sa tasse.*) Je vous parie que mon collègue l'a mauvaise. (*Il rit.*) Il est en bas dans la voiture, à écouter les appels. Il peut rien dire que j'attends ici, vu que je suis son ancien. Et attendre, après tout, c'est le boulot de la police.
- Ruthie : Il y a longtemps que vous êtes dans les forces de l'ordre, Monsieur l'agent ?
- Le Policier : Moi ? Sitôt après la Corée. J'ai d'abord été affecté aux chantiers navals. C'est comme ça que j'ai connu Monsieur Vitale. Et j' viens d' passer sergent.

- Ruthie : C'est formidable !
- Le Policier : Bof, j' sais pas. Suffit de pas faire de vagues.
- Alyce : Salvatore, pourquoi tu ne veux pas aller te changer dans ta chambre ? (*Salvatore se détourne et fixe le mur.*) Dis-moi ce qui s'est passé à Sausalito ? Pourquoi t'es-tu sauvé ? La tante de Monsieur Haxby a été méchante avec toi ? Si tu ne te changes pas, tu es bon pour une pneumonie. Tu sais ça non ?
- Ruthie : Tu vois pas que tu perds ton temps, ma puce ? Cet abruti ne te répondra pas. Tu ferais aussi bien de t'adresser au téléviseur.
- Alyce : Il faut faire quelque chose. On ne peut pas le laisser là, toute la nuit, dans ses vêtements trempés !
- Le Policier : Si je peux vous être utile, M'dame, j' peux essayer de le mettre au lit, mais ça me dit rien d'essayer de lui prendre sa télé. Mon collègue et moi, on y est pas arrivé à deux, alors moi...
- Ruthie : Ça va bien, Monsieur l'agent, on s'en occupe. On attend Monsieur Haxby, il va nous aider.
- Alyce : Je ne comprends pas ce qui a pu pousser Salvatore à traverser à pied le Golden Gate sous une pluie battante. Qu'est-ce qu'il s'est passé d'après toi, Ruthie ?
- Ruthie : La réception n'était peut-être pas si bonne que ça à Sausalito. La réception télé, je veux dire.
- Alyce : Il fait froid ici. Tu me sers une tasse s'il te plaît, Ruthie ? (*Ruthie lui prépare une tasse. Sonnette de la porte sur la rue.*) C'est Russell ! (*Elle sort en courant.*)

*Le policier se lève, met sa casquette et son ciré.*

- Ruthie : T'en veux, Salvatore ? Ça te dirait une bonne tasse de café ?
- Le Policier : J' crois qu'il vous comprend pas, M'dame.
- Ruthie : Oh ! Il me comprend très bien mais il est têtu, c'est tout. Alyce se laisse avoir, pas moi.

## Scène 25

*Entrent Russell et Alyce. Il porte un imper trempé et un chapeau gris dégoulinant de pluie.*

Russell : C'est sympa d'avoir attendu, sergent. *(Il sort cinq dollars de sa pince à billets.)* Tenez, vous vous achèterez des cigares.

Le Policier : Non merci, M'sieur, j'ai fait que mon boulot.

Russell : Vous vous paierez un coup.

Le Policier : Je vais faire ma ronde dans le coin. Si vous avez besoin d'aide pour M'sieur Vitale, vous n'avez qu'à appeler le poste. *(Il sort.)*

Russell : *(Il remet son argent dans sa poche.)* Alors, Ruthie ?

Ruthie : Tu veux une tasse de café ?

Russell : Non...oui, peut-être.

Stanley : *(Il entre en finissant de s'habiller.)* Le flic est parti ?

Ruthie : Mais oui, mon chéri. Tu peux finir de lacer tes chaussures. *(Elle sert Russell.)*

Stanley : J'aime pas avoir à faire à la police. Les poulets qui s'amènent à quatre heures du matin, c'est toujours des ennuis.

Russell : Pourquoi ? Vous avez quelque chose à vous reprocher ?

Stanley : Vous oubliez que je suis marié.

Alyce : Oh ! Russell, qu'allons-nous faire maintenant ?

Russell : Assieds-toi et raconte. *(Il l'assoit et ôte son imper.)*

Ruthie : *(Elle lui tend le sucre.)* T'as manqué quelque chose, Russell. Stanley a un emploi tout trouvé chez les pompiers. De ma vie, je n'ai jamais vu un homme s'habiller aussi vite.

Stanley : Ça n'a rien de marrant.

Russell : Vous feriez peut-être mieux de rentrer chez vous.

Stanley : Ça vaut mieux, je crois.

*Ruthie et Stanley sortent. Russell s'accroupit devant Alyce, sa tasse à la main.*

Russell : Alors ?

Alyce : Il est rentré à pied sous cette pluie battante. Il a dû attendre que ta tante soit endormie et puis il a quitté la maison en emportant son téléviseur. Il avait ôté sa veste pour en couvrir le poste. Et il l'a porté dans ses bras tout le long du chemin. Au péage, sur le pont, ils l'ont arrêté. Un employé a dû trouver Salvatore bizarre et ils l'ont amené à la police.

Russell : Si je ne le ramène pas à Sausalito, ma tante va s'inquiéter.

Alyce : Oh ! non, il vaut mieux qu'il reste ici. Je sais que tu pensais bien faire, Russell. Tu ne savais pas bien sûr. Il est malade et...

Russell : Il n'ira certainement pas mieux en restant dans cet appartement, et en étant traité comme un bébé. Tu crois que c'est comme ça qu'il va se rétablir ?

Alyce : Le plus important pour lui, c'est la stabilité.

Russell : C'est aussi important pour moi, la stabilité. Et pour nous deux. Tu es tout ce que j'ai toujours cherché, Alyce. Je veux te sortir de ton foutu tiroir-caisse et te voir me sourire de ton adorable sourire de tragédienne, quand je rentrerai du travail.

Alyce : Ça fait plaisir à entendre mais je ne vois pas comment...

Russell : Quand on veut, on peut.

*Entre Ruthie.*

Ruthie : Stanley est rentré chez sa femme. Tu sais, d'après moi, c'est la réception qu'était pas bonne à Sausalito. La réception télé, je veux dire.

Russell : Vous pouvez me laisser seul avec Salvatore ?

Alyce : Qu'est-ce que tu vas faire ?

Russell : Je vais lui parler et il retournera à Sausalito dans la matinée et non dans trois mois.

Alyce : Non, Russell, tu ne sais pas comment le prendre. Tu devrais me laisser faire.

Ruthie : Tu ferais mieux de laisser faire Russell.

*Elle sort. Alyce va pour la suivre et se ravise.*

Alyce : Tu es gentil avec lui...

Russell : Quoi ?

Alyce : Ne sois pas méchant, ne lui crie pas dessus...

Russell : Mais de quoi diable est-ce que tu parles, tu me prends pour un salaud ou quoi ?

*Fin de la pluie. Ils s'affrontent du regard un moment.*

Alyce : Je n'ai rien dit.

*Elle sort.*

## Scène 26

*Russell finit son café maintenant froid et fait la grimace. Il allume une cigarette et regarde Salvatore avec ironie et méchanceté.*

Russell : Alors, Salvatore, on n'aime pas Sausalito ? C'est pourtant joli, même Rita Hayworth y a tourné un film. Qu'est-ce qui n'allait pas là-bas ? Ta télé ne fonctionnait pas ? Tu m'écoutes ?

*(Salvatore secoue vigoureusement la tête. Russell marche sur lui et le gifle violemment. Salvatore relâche le téléviseur et met les deux mains devant sa figure. Russell arrache la veste et l'envoie valdinguer à travers la pièce. Il prend le poste et le repose sur son meuble. Il se retourne, sort un couteau et en fait jaillir la lame.)*

Dans la vie, tu vois, on est forcé de travailler, c'est comme ça. Alors, si tu ne veux pas retourner à Sausalito, on t'expédie à l'asile. *(Salvatore regarde à travers ses doigts Russell qui joue avec son couteau en le lançant d'une main dans l'autre.)*

De toutes façons, tu vas débarrasser le plancher. Je ne partage pas, moi, tu comprends !

*(Salvatore pose les mains sur ses genoux et secoue la tête.)*

T'es vérolé jusqu'à l'os, les tréponèmes te bouffent la cervelle. Bientôt, tu ne seras pas beau à voir et je ne suis pas sûr qu'Alyce ait encore envie bien longtemps de jouer à la poupée avec toi. Alors, en fait, t'as deux solutions -on oublie Sausalito. Un : tu vas à l'asile. Dis, tu veux y aller à l'hospice ?

*(Salvatore secoue la tête vigoureusement.)*

Alors, on passe à la deux : la fenêtre ; un saut d'à peu près... je dirais : onze mètres. Ça peut se faire très gentiment. Tu prends juste un peu d'élan et tous tes ennuis sont terminés. Plus de Sausalito, plus d'asile, plus rien, mon pote. L'oubli, le trou noir, ça te dit ?

*(Doucement, très doucement, tandis que Russell le regarde goguenard, Salvatore se laisse glisser du fauteuil et tombe à genoux. Il roule sur le côté et se met en boule, en position fœtale.)*

Je vois, on régresse. Fais pas le bébé, Salvatore ! C'est inutile, Maman Alyce ne viendra pas. Arrête ! ça ne marche pas ! C'est ou l'asile ou le saut. Décide toi et tout de suite !

*(Russell est tourné vers la "fenêtre". Salvatore se déroule, saute sur ses pieds et fonce sur lui. Russell se retourne, fait un pas de côté et, tandis que Salvatore lui adresse un coup sec du gauche, il lui plante calmement son couteau dans la main.)*

Je ne t'ai pas dit de me sauter dessus, je t'ai dit de sauter par la fenêtre. Saute !

*(Salvatore, en gémissant, empoigne son bras blessé et retourne au fauteuil. Il regarde fixement le sol.)*

D'accord, Salvatore, va pour l'asile.

*Il marche jusqu'à la "fenêtre" et, d'un coup de pied, brise la vitre virtuelle qui s'écroule dans un grand fracas, puis il va ouvrir la double porte.*

Russell : Alyce ! Ruthie ! Vite !

*Entrent Ruthie et Alyce. Elle va au fauteuil de Salvatore, Ruthie contemple la "fenêtre" brisée.*

Ruthie : Qu'est-ce qu'il s'est passé, Russell ?

Russell : Ce foutu imbécile a voulu sauter par la fenêtre. Je l'ai rattrapé juste à temps.

Alyce : Il s'est coupé.

Russell : Heureusement, j'ai réussi à l'agripper : il aurait pu se tuer.

Alyce : Tu as des pansements et de la teinture d'iode, Ruthie ?

Ruthie : *(Elle va prendre sa trousse d'infirmière et en sort tout ce qu'il faut.)*  
Qu'est-ce qu'on va faire ? On ne peut pas continuer comme ça ! Il fout en l'air toute notre vie !

Russell : C'est évident, il n'y a qu'une chose à faire : le faire interner, c'est tout.

Ruthie : Je sais bien mais Alyce refuse d'aller au tribunal.

*Elle commence à panser Salvatore. On entend des sirènes de police. Russell remet imper et chapeau.*

Russell : Il faut le mettre à l'asile, c'est là qu'il doit être. C'est le seul endroit où il recevra les soins dont il a besoin.

Alyce : Je ne peux pas, Russell, je...

Russell : Alors, Ruthie le fera pour toi. Après tout, elle aussi est de la famille.

Ruthie : Je sais ce qu'il faut faire.

Russell : Très bien, bonne nuit, il est tard. Alyce, je t'appelle au réveil.

*Il l'embrasse rapidement et lui tapote l'épaule. Il sort.*

Alyce : Attends, Russell, attends !

*Elle va pour le suivre, se ravise et se laisse tomber dans le fauteuil. On frappe à la porte du palier. Ruthie va ouvrir au policier qui entre.*

Ruthie : Ah ! Monsieur l'agent, vous tombez bien...

*Alyce plonge la tête dans ses mains et le rideau se ferme. Fin des sirènes.*

## Scène 27

Russell : *(Il est à côté de l'Essex et remet sa veste bleu clair et une cravate bleue à motifs. Il parle sur "Tristesse" de Roméo et Juliette de Berlioz.)* Je n'ai pas vu Alyce pendant deux semaines. Pourquoi ? Je ne sais pas. Je me couchais à l'heure des poules et dormais comme un bébé. Elle m'a peut-être téléphoné, j'avais débranché le téléphone. Mais, un dimanche matin, je suis sorti du lit tout requinqué. Le soleil illuminait toute la pièce. Le ciel était bleu clair, parsemé de rares nuages moutonnants. La journée était si magnifique que j'avais envie de chanter. Il était temps de voir où en était notre liaison. Elle m'avait coûté de l'argent, du temps et, je le sentais bien, elle était en partie cause de mes deux semaines de paresse. Il fallait conclure. Pour Alyce, le sexe devait être une contrée aussi lointaine que la Terre de Feu et, pourtant, elle était femme dans toute l'acception du terme. Mais elle n'en savait rien. Si je pouvais le lui démontrer, je me démontrerais par là même que tous mes efforts n'avaient pas été vains. J'avais hâte de la revoir.

## Scène 28

*Le rideau s'ouvre sur le salon d'Alyce où se trouvent Ruthie et Stanley. Elle porte une robe noire et vient d'ôter un chapeau noir à voilette. Stanley porte un costume sombre et un brassard de deuil au bras gauche.*

Stanley : On aurait dit qu'elle était heureuse enfin. Maintenant, c'est fini -je suis content que ce soit fini. Ça m'était pénible de la voir handicapée depuis si longtemps.

Ruthie : Mais oui, Stanley.

Stanley : Je dis pas... -je suis triste qu'elle soit morte- je dis pas ça du tout... Mais elle est quand même bien mieux là où elle est maintenant. C'était pas une vie, clouée au lit depuis des mois. Elle est bien mieux maintenant mais ça ne veut pas dire que je suis content qu'elle soit morte.

Ruthie : Bien sûr, elle est mieux.

*Sonnette de la porte sur la rue.*

- Stanley : Qui ça peut être ?
- Ruthie : Bouge pas. (*Elle va à la porte du palier et l'ouvre. Apparaît Russell.*)  
Russell !
- Russell : Je peux entrer ?
- Ruthie : J'allais le dire.
- Stanley : Bonjour, Russell. Ah ! je vous suis reconnaissant de m'avoir tiré de ce guêpier l'autre nuit avant qu'il... (*Il désigne la "fenêtre" de la tête.*)
- Russell : Je n'aurais jamais cru qu'il essaierait de faire ça.
- Stanley : Décidément, la vie est dure.
- Ruthie : La femme de Stanley est morte avant-hier. On rentre juste de l'enterrement.
- Russell : C'est pas vrai ! (*Silence.*) Je suis navré, Stanley.
- Stanley : On s'y attendait depuis quelque temps.
- Russell : Eh oui !... (*Silence.*) Où est Alyce ?
- Ruthie : Dans sa chambre. Je vais lui dire que tu es là. (*Elle quitte la pièce.*)
- Russell : Au fait, cette nouvelle voiture, pas de problème ?
- Stanley : Non, non, tout va bien. C'est parfait.
- Russell : Je vous ai fait faire un sacré bon achat, croyez-moi. Mais, si vous avez le moindre problème, faites-le moi savoir. J'ai un mécanicien qui vous arrangera ça.
- Stanley : Pourquoi ? Peut y avoir des problèmes ?
- Russell : Non. Mais, au cas où, faites-le moi savoir. Ça demande un spécialiste.
- Stanley : Dites-moi... Je voulais vous demander... Qu'est-ce qu'il lui a pris au Salvatore de rentrer à pied de Sausalito avec toute cette pluie ? Je me pose des questions...
- Russell : Pourquoi ?

- Stanley : C'est bizarre.
- Russell : Il avait le cafard, Stanley. Mais, ce qui est sûr, c'est qu'il fallait l'interner.
- Stanley : C'est certain, il est mieux là où il est. Mais, tout de même, je me demandais.
- Russell : Cherchez pas de mystère !...
- Ruthie : *(Elle rentre avec un plateau de fromages et biscuits salés et le pose sur la table basse près de Stanley.)* C'est tout ce que j'ai pu trouver. Avec la vie de fou qu'on a menée dernièrement...
- Stanley : Ça me va. *(Il se confectionne un sandwich, fromage et biscuits.)*
- Ruthie : Alyce ne va pas tarder. *(Elle se coupe un morceau de fromage et le grignote.)*
- Russell : Ruthie, tu as des projets pour ces jours-ci ?
- Ruthie : Des projets ?
- Russell : Ben oui, ton mariage avec Stanley ; c'est pour tout de suite ?
- Stanley : *(Il s'étrangle avec son "sandwich" et crache.)* Oh ! non, on peut pas se marier tout de suite ! La famille de ma femme ferait un scandale du tonnerre et...
- Ruthie : Je me fous de ce que dira la famille de ton ex.
- Stanley : Y'a pas que ça. Y'a le testament... Faut qu'il soit d'abord validé et...
- Ruthie : Une formalité. Elle te laisse tout, non ? Vous étiez mariés sous le régime de la communauté.
- Stanley : Oui, oui, pas de problème de ce côté-là. Mais ça la foutrait mal... Je vous demande un peu, Russell, à votre avis, de quoi on aurait l'air ?
- Russell : J'en sais rien.
- Ruthie : Ecoute-moi, nous allons nous marier dans un futur très proche. D'ici un mois au plus tard et sans doute avant.

- Stanley : C'est pas le moment. Je dois d'abord régler la succession. Faudra que je donne quelque chose à la famille, un peu de mobilier, au moins, sinon, il pourrait bien essayer de tout accaparer en nous traînant au tribunal. Tu sais bien que je ne leur ai jamais plu.
- Ruthie : Tu vas rien leur donner à la famille. Quand on sera mariés, ta seule famille, ce sera moi et, si t'as envie de faire des cadeaux, t'as qu'à me les faire à moi.
- Stanley : Demandons un peu à Russell. Qu'est-ce qu'ils en penseraient, au Tribunal des Successions, hein, Russell, si je me remariais quinze jours après avoir enterré ma femme, quand sa dépouille, sous terre, n'est pas encore tout à fait froide ? Hein, à votre avis, Russell ?
- Russell : J'en sais rien, Stanley.
- Ruthie : Ça suffit, maintenant. On en discutera plus tard, Stanley. Reprends un peu de fromage et des biscuits.
- Stanley : J'ai plus faim.
- Russell : Qu'allez-vous faire de votre maison, Stanley ?
- Stanley : Je sais pas encore. La vendre, je crois.
- Ruthie : Moi vivante, jamais ! On va pas la vendre, on va s'y installer.
- Stanley : Non, cette maison me rappelle trop de mauvais souvenirs.
- Ruthie : Et ce foutu appart aussi, en ce qui me concerne.
- Russell : Si je comprends bien Ruthie, tu as l'intention de te marier au plus tôt ?
- Ruthie : Oui, le plus tôt sera le mieux.

*Alyce arrive dans le salon comme une petite fille qui vient en société pour la première fois. Elle est en tailleur noir avec un chapeau à voilette.*

- Alyce : Salut, Russell.
- Russell : Salut, toi. (*Il lui fait la bise.*) Tu sais la nouvelle, Alyce ? Stanley et Ruthie se marient la semaine prochaine.

- Stanley : *(Il s'étrangle à nouveau avec ses biscuits et crache violemment.)* Eh ! attendez une minute !
- Alyce : La semaine prochaine, Ruthie ?
- Ruthie : Eh oui.
- Alyce : Oh ! je suis si contente pour toi. *(Les deux femmes s'embrassent.)*
- Stanley : Non, c'est pas possible, pas la semaine prochaine ! Il va falloir attendre un peu... Au moins, deux mois... disons un, en tout cas...
- Ruthie : Viens, on va faire un tour, Stanley, on a beaucoup de choses à se dire...
- Stanley : Tu m'laisses finir mon sandwich avant de m'entraîner à la mairie ?
- Ruthie : Viens tu le finiras dehors. *(Ils sortent.)*

### Scène 29

- Alyce : Je ne pensais plus jamais te revoir.
- Russell : C'est bien mal me connaître.
- Alyce : C'est vrai, je te connais si peu.
- Russell : J'ai pensé qu'il était préférable d'attendre un moment.
- Alyce : Tu aurais pu appeler.
- Russell : J'ai pensé qu'il valait mieux pas. ...Allez, viens. *(Il veut l'embrasser. Elle recule.)*
- Alyce : Russell, je veux te demander quelque chose et je ne veux pas que tu mentes. Si tu mens, crois-moi, je le saurai bien.
- Russell : Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

- Alyce : Est-ce que tu m'aimes ?
- Russell : Oui, bien sûr.
- Alyce : Non, pas comme ça, dis le.
- Russell : *(Avec gravité.)* Je t'aime.
- Alyce : *(Elle lui passe les bras autour du cou et enfouit son visage.)* Je t'aime... je t'aime... je t'aime !
- Russell : Là, tout va bien... *(Il l'embrasse. Elle s'abandonne juste un moment.)*
- Alyce : Russell, comment allons-nous faire pour nous marier ?
- Russell : Pour quoi ?
- Alyce : Je suis toujours Madame Vitale. Et, maintenant qu'il est interné, pour divorcer...
- Russell : Mais qui parle de mariage ? Tu me prends pour Stanley ?
- Alyce : Je ne comprends pas... Je croyais que tu avais dit que tu m'aimais, que tu me voulais chez toi à t'attendre...
- Russell : Oui, je t'aime, Alyce. Bon Dieu ! Pour une fois qu'on fait enfin le ménage dans ta vie, tu veux déjà tout gâcher ?
- Alyce : Un mariage n'est pas forcément un gâchis.
- Russell : P'tite fille, je t'aime. Beaucoup ! mais, toi, tu m'aimes ?
- Alyce : Oui, je t'aime et tu le sais bien, mon amour.
- Russell : Alors, on ne va pas abîmer notre amour en nous mariant... Tu vois, moi je ne suis ni Salvatore, ni Stanley. Je suis un homme. Et toi, tu ne sais rien de l'amour... je te montrerai et on prendra le temps qu'il faut.
- Alyce : Si je comprends bien, tu es en train de me dire que, pour notre amour, il vaut mieux que je renonce à toute idée de mariage, que c'est tout juste bon pour des Stanley et que...
- Russell : Mais ne le prends pas mal...
- Alyce : Et comment dois-je le prendre ?

- Russell : Comme je le dis. Y'a rien qui dure toujours, p'tite fille. Surtout en amour. Je vais te dire un truc : marmonner des serments rituels à tort et à travers, ce n'est pas ça qui fait un bon mariage. Pour bâtir un foyer, vois-tu, il faut de bonnes fondations. Mais l'amour, c'est fragile, c'est une illusion, un nuage moelleux et doré sous des projecteurs, c'est ça l'amour. Le mariage, c'est une belle idée mais ça ne tient pas le coup. On épouse un rêve et le rêve se dissipe le jour où l'on partage la même salle de bain.
- Alyce : Je vois ce que tu veux dire, Russell. Tu veux faire de moi ta maîtresse, comme ces filles que tu dragues un peu partout. Non, merci ! Oh ! je t'aime, vraiment ! mais pas comme ça. Je veux un beau mariage, un mariage officiel, un vrai foyer et, pourquoi pas, des enfants....
- Russell : Tu veux m'attacher. C'est ça ?
- Alyce : Tout ce que tu veux, c'est simplement coucher avec moi... Non, tu ne m'auras pas dans ces conditions.
- Russell : Si c'est comme ça que tu vois les choses... Bon, ben je passe cette porte et tu ne me reverras plus.
- Alyce : C'est la meilleure idée que tu aies jamais eue. Tu n'as qu'à partir et ce n'est pas la peine d'essayer de me revoir.
- Russell : *(remettant son chapeau)* Très bien, je pars... Tu as déjà lu Dostoïevski ? J'en doute. Je ne me rappelle plus le titre du livre, mais ça n'a pas d'importance. Il y a un de ses personnages qui pense à la mort et à l'éternité. Et il en arrive à la conclusion que l'éternité en fait, ça n'est pas très spacieux. Pas d'immensité démesurée, pas d'horizon illimité, pas d'infini. Non, lui, il se représente l'éternité comme une toute petite pièce, une petite pièce minuscule, un placard à balais, quoi. Et dans cette pièce sans meuble, il y a plein d'araignées. Des millions, des milliards d'araignées, de toutes sortes et de toutes tailles. Rien que des araignées, Alyce, et d'après moi, il avait raison. Et tu vas connaître ça ici même. Salvatore n'est plus là et Ruthie va bientôt partir mais, toi, tu vas rester. Tu vas tourner en rond dans cet appartement comme une âme en peine. Mais tu ne seras pas seule, pas tout à fait. Tu auras pour compagnie tes matous et un chien estropié mais aussi des araignées. Les araignées du doute, les araignées du souvenir. Tu n'as aucun ami et tu n'en auras jamais -tu ne sais pas comment faire pour en avoir. Et tu n'as jamais été vraiment une femme... Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?... Je suis trop vieux pour la Légion Etrangère.

Alyce : Je me fiche de ce que tu peux faire ! Va-t-en !

Russell : ( *Il met chapeau bas.* ) Adieu, Alyce.

Alyce : C'est cela, adieu !

*Il sort et referme doucement la double porte.*

*Musique : "Sempre vivo" du Mandarin Merveilleux de Bartók.*

*Alyce, en larmes, se tourne vers la "fenêtre" et d'une voix aiguë et angoissée :*

Alyce : Oh ! Russell !

*Les portes coulissent bruyamment. Russell entre et balance son chapeau sur le fauteuil.*

Russell : Personne n'a jamais invoqué le nom de Russell en vain.

Alyce : Tu es revenu !

Russell : Je ne suis jamais parti.

Alyce : (*Elle se précipite dans ses bras et l'étreint.*) Tout ce que tu veux, mon amour, tout ce que tu veux mais dis-moi que tu m'aimes. Dis-moi que tu m'aimes vraiment.

Russell : Mais oui, bien sûr et tu le sais bien...

*Il referme la double porte, tourne la clef dans la serrure et revient près d'Alyce. Il lui ôte sa veste, déboutonne son corsage et pose le tout sur le fauteuil. Il défait la fermeture de sa jupe qui tombe à ses pieds. Elle ferme les yeux et attend en combinaison, chaussures et chapeau à voilette. Tandis que Russell continue à la déshabiller méthodiquement... le rideau tombe alors que commence l'adagio de "Sempre vivo". L'ombre du Golden Gate barre tout le plateau et l'on devine, à Cour, la voiture.*

Epilogue →

## Epilogue

Russell : *(Sa voix sur la musique.)* Le lendemain, j'ai regardé Alyce. Elle avait oublié sa pudeur et, assise dans le lit, elle s'exhibait aux rayons du soleil. Elle s'est étirée et je me suis dit : "tiens, elle ne s'est pas rasée sous les bras depuis au moins trois jours". Elle s'est levée et s'est jetée à mon cou pour m'embrasser. J'aurais pu apprécier ce baiser si elle s'était d'abord brossé les dents. Je gardais le silence, je n'avais rien à dire. C'était comme si nous étions mariés depuis dix ans. J'avais envie d'un verre. J'ai allumé une cigarette et j'ai bien regardé Alyce. Ses yeux brillaient trop. Ses traits de tragédienne étaient encore plus marqués, surtout les profonds sillons entre les ailes du nez et les commissures des lèvres. C'était une femme faite pour la douleur et la tragédie. C'était écrit sur chacun de ses traits. Je devais avoir l'air dégoûté. Sa lèvre supérieure s'est mise à trembler. C'était marrant, on aurait dit qu'il ne lui restait plus que ce nerf-là. J'ai lâché : "tu regrettes, hein ?" Elle a répondu non, avec un chat dans la gorge. Et ce chat-là ne lui était pas habituel mais je savais qu'il y serait toujours. Il y serait si son homme rentrait saoul, s'il découchait, s'il mettait ses cendres sur le tapis ou s'il élevait la voix. Je le savais et, à ce moment-là, j'ai eu pitié de tous les hommes mariés que je connaissais. *(La musique éclate de plus belle avec l'agitato du "Sempre vivo".)*

FIN